



L'Union
لونيون

CONFERENCES

Dans ce numéro :

AMOUR, MARIAGE, BONHEUR

par PIERRE DUFOYER

MADERE, ILE DE L'AMOUR ET DE LA PAIX

par GABRIEL BOCTOR

L'INITIATION SEXUELLE ET EDUCATION
A L'AMOUR

par PIERRE DUFOYER

LETTRE DE GRECE

par ARISTO JOANNIDES

P.T. 10

VI

LA BANQUE MISR

va toujours de l'avant, encourageant
l'industrialisation du pays
depuis 37 ans.

Mtre Mohamed Rouchdi, président du Conseil d'Administration de la Banque Misr, a passé en revue dans son discours du 30 Mars 1957, à l'Assemblée Générale des actionnaires, tous les événements qui ont eu leur répercussion sur l'économie dans le monde et notamment en Egypte.

Il a déclaré à ce sujet:

« Le début de l'année 1957 a été marqué par un éclaircissement de l'horizon politique mondial. Cette atmosphère de pacification a été malheureusement obscurcie par la haine, l'égoïsme et la convoitise des pays impérialistes. Au moment où l'Egypte s'attendait à une solution pacifique du problème de Suez, elle se vit lâchement et brutalement attaquée. Cependant, les opérations de financement de la récolte du coton se sont poursuivies à leur rythme normal en dépit de l'attitude négative à cet égard des banques étrangères en Egypte.

« Du point de vue de commerce extérieur, le pays a réussi à faire échec au blocus économique, et même à acquérir de nouveaux marchés. L'activité industrielle et commerciale du pays s'est poursuivie sans relâche. »

AMOUR, MARIAGE, BONHEUR.

CONFERENCE

donnée au Centre du Livre, le 31 janvier 1957,

par

Pierre Dufoyer

Mesdames, Messieurs,

Au début de cette causerie, je voudrais obtenir des maris et des épouses venus m'écouter ce soir en ménage, une promesse: celle de ne pas faire entre eux, dans leur vie quotidienne, la moindre allusion à ces paroles. Les raisons de cette requête, vous les comprendrez mieux par le récit du petit fait vécu que je tire, comme tous ceux que je citerai, de mon expérience personnelle.

J'avais donné, il y a quelques années, dans une capitale, une conférence sur la bonne entente entre époux. A quelque temps de là, je fus accosté, au coin d'une rue par quelqu'un qui me demande: « N'est-ce point vous, Monsieur, qui avez, l'autre soir, parlé de la bonne entente conjugale ? » Sur ma réponse affirmative, l'inconnu poursuivit: « N'estimez-vous pas dangereux de parler de psychologie conjugale devant des auditeurs conjugaux ? » Je lui marquai à nouveau mon accord: « Oui », lui dis-je, « je préfère avoir affaire à des hommes seuls ou à des femmes seules. A des hommes seuls, parce que je puis sans danger faire un procès vigoureux de leurs maladresses et une mise en lumière de ce que leurs épouses espèrent et attendent d'eux. A des femmes seules, parce que je puis faire un procès vigoureux des défauts féminins et entreprendre un plaidoyer toujours difficile en faveur des maris ». « Pour ma part », continua mon interlocuteur, je ne m'entends pas bien avec ma

femme, mais je n'ai jamais eu de scène aussi violente avec elle que le soir de votre conférence sur la « bonne entente conjugale ». Je n'avais pas encore franchi le seuil de la sortie que déjà ma femme me disait: « Tu vois, ce que le conférencier a dit, tu ne le fais pas ». Cette épouse attentive avait passé le temps de sa conférence à faire l'examen de conscience... de son mari ! Attitude qui n'étonnera certainement aucune de mes auditrices !

Qu'a répondu, pensez-vous, ce mari, aussi directement pris à partie par sa femme ? Existe-t-il sur terre un homme qui, en semblable occurrence, répondrait: « C'est vrai, chérie, j'ai eu des torts, je devrais changer » ? Leur réponse est tout autre: « Toi non plus, tu ne fais pas ce qu'il a conseillé ». « Et ce soir-là », m'a confié mon interlocuteur, « nous nous sommes disputés jusqu'à une heure du matin ». Ce récit vous montrera le bien-fondé de ma requête initiale. Je ne doute donc pas que tous les couples de mon auditoire y accéderont volontiers.

*
**

« Amour, mariage, bonheur »: trois mots qui devraient toujours être synonymes. Tout ménage devrait se construire sur l'amour, sentir en cours de route l'amour s'intensifier entre époux et procurer ainsi leur bonheur.

Mais la réussite du mariage n'importe pas aux seuls conjoints. Elle est indis-

pensable à la croissance heureuse et équilibrée de leurs enfants. Tous les bureaux médico-psychologiques, de cure caractérielle pour enfants difficiles, font, comme le nôtre, la constatation suivante : la majorité des enfants difficiles sont issus de foyers qui, pour une raison ou l'autre, ne sont pas conjugalement harmonieux. Des statistiques ont révélé que 80% des enfants délinquants venaient de foyers désunis, séparés ou divorcés. La réussite du couple est hautement souhaitable pour l'équilibre affectif et mental des enfants.

Cette réussite est désirable aussi sur le plan chrétien. Un foyer heureux est un foyer aisément fidèle et, donc, à ce point de vue, un foyer aisément chrétien ; un foyer malheureux est toujours un foyer tenté, facilement infidèle et donc malaisément chrétien.

Ces quelques réflexions vous montreront sans nul doute l'extrême importance du sujet traité aujourd'hui devant vous.

*
**

« Amour, mariage, bonheur », trois mots voués dans l'idéal à être synonymes. Le sont-ils souvent dans la réalité ?

Seuls, un petit nombre de foyers vont jusqu'à proclamer officiellement l'échec de leur mariage par le divorce ; par contre, beaucoup de couples continuent à vivre ensemble, alors que les époux ne s'aiment plus. Certains adoptent cette solution par christianisme ; d'autres parce qu'ils ont des enfants et ne se séparent pas à cause d'eux ; les derniers enfin suppléent, par l'adultère, à l'indigence de leur vie conjugale. Tous sans doute nous serons d'accord pour dire que des foyers de ce genre ne sont pas des foyers réussis.

Qu'est donc qu'un foyer réussi ? Il en est de deux degrés : les foyers à vies parallèles et les foyers à vies fusionnées.

Les foyers à vies parallèles sont ceux où les époux continuent à vivre ensemble et à s'aimer suffisamment, mais où chacun a dû sensiblement dévaluer ses espoirs du temps des fiançailles. Les foyers à vies fusionnées sont seuls pleinement réussis. Là, les époux ont répondu et con-

tinuent, chacun de leur côté, à répondre largement aux espérances de l'autre. En ces foyers, le mari fournit à sa femme, tout au long de la vie conjugale, cette double nourriture qu'un épouse espère de son mariage : tendresse et appui ; et l'épouse apporte à son mari cette douceur et cette chaleur d'accueil qui constituent pour un homme le charme et la joie d'une présence féminine.

*
**

Comment agir pour que nos foyers soient de ce dernier type ?

Le fait de votre présence en couples ici, me donne bon espoir qu'ils soient déjà excellents ou qu'ils le deviendront aisément. J'ai, depuis dix-huit ans, la preuve que beaucoup de couples ratent de près un très sûr bonheur. Il suffirait souvent de si peu pour qu'un couple à vies parallèles devienne un couple à vies fusionnées ! Mais même si vous êtes venus seuls, je ne jugerai pas mes paroles inutiles. En effet, plus d'une fois le changement d'attitude d'un des deux conjoints améliorera le climat du ménage.

Cette jeune femme m'explique que son mari commençait à s'intéresser vivement à une jeune fille orpheline qui travaillait avec lui, dans son bureau. Par commisération pour elle, le jeune ménage avait, de temps à autre, reçu l'orpheline en son intimité. L'épouse se sentait découragée par l'évolution des événements et profondément inquiète. Ces soucis paraissaient d'ailleurs sur son visage et dans sa tenue qui témoignait d'un laisser-aller regrettable.

« Vous désirez », lui dis-je, « reconquérir votre mari ? C'est bien légitime. Mais il faut dans ce but employer les bons moyens. Quand votre mari rentre tard à la maison, quel accueil lui réservez-vous ? Sans doute, l'interrogez-vous soupçonneusement sur l'emploi de son temps. Pensez-vous vraiment que cet interrogatoire soit utile ? Il a assez d'esprit, je suppose, pour fournir un alibi. Ses réponses n'auront donc guère d'utilité. L'interrogatoire terminé, peut-être vous efforcez-vous de faire sentir à votre mari que vous n'êtes nullement dupe de ses réponses. Dès lors, vous boudez ;

vous vous montrez de méchante humeur ; vous lui battez froid. A quel résultat allez-vous aboutir ? Considérez, je vous prie, l'accueil qu'il reçoit chez « l'autre », si autre il y a dans sa vie. Ce doit lui être infiniment plus agréable de se rendre auprès d'elle ! Vous devez donc changer de tactique. D'ici trois mois, faites-moi le plaisir de ne plus entreprendre un seul interrogatoire sur l'emploi du temps de votre mari. A son retour, aucune bouderie, s'il vous plaît, mais un accueil affable et agréable, un sourire si possible... Je comprends que ma demande est difficile ; je sais bien qu'en droit strict s'il est vraiment coupable il serait souhaitable qu'il vous demande pardon. Je ne doute d'ailleurs pas qu'en ce cas, vous le lui accorderiez volontiers, quitte (quelques jours après) à lui rappeler ses erreurs... ! En fait ce n'est jamais ainsi que les choses se passent. Si vous voulez le faire changer, il n'est d'autre attitude éventuellement efficace que celle que je vous ai conseillée ! Jamais je n'ai vu la susceptibilité féminine ou les reproches féminins guérir ou reconstruire quoi que ce soit. Mais j'ai constaté, en bien des occasions, la réussite, des méthodes que je préconise. » Ce fut, cette fois, le cas.

Huit jours plus tard, la jeune femme revenait chez moi et me déclarait avec joie que la tactique suggérée faisait merveille. Je vous dispense de la suite de cette histoire. A deux mois de là, je recevais également la visite du mari. Aujourd'hui, le ménage est parfaitement heureux.

Voilà la preuve que, l'effort d'un seul conjoint peut complètement modifier le climat du foyer. C'est pourquoi même si vous n'assistez pas, en ménage, à ma conférence de ce soir, sa leçon, je l'espère, ne restera pas sans profit.

*
**

Les mariages se construisent d'ordinaire sur des bases d'instinct — et c'est souhaitable — d'attrait affectif — et c'est charmant — de sentiment amoureux — et c'est tant mieux. Mais si instinct, attrait des cœurs, sentiment sont indispensables à la naissance et à la lancée de l'amour, ils ne suffisent pas à assurer sa durée. Il y faut encore un au-

tre élément. L'amour de deux êtres humains ne doit pas uniquement se baser sur ces facteurs infantiles ou adolescents, comme l'instinct, l'attrait et le sentiment, mais se fonder sur toutes les ressources de la personnalité de l'être humain adulte. Il doit être totalitaire, faire appel à l'intelligence, à la volonté, à la conscience. A l'intelligence : pour amener les deux amants à se mieux comprendre dans leur psychologie — masculine et féminine — si différentes ; à la volonté : pour rechercher systématiquement ce qui peut être agréable à l'autre ; à la conscience : pour les faire se centrer délibérément l'un et l'autre sur leur foyer, son aménagement et son perfectionnement amoureux.

Car voyez le méfait de se fier au seul sentiment amoureux. Le sentiment varie au gré du temps, au gré des événements. D'ordinaire, il souffle des suggestions charmantes au temps des fiançailles ; il perd, hélas, le meilleur de son inspiration au temps des mariages. Ne cherchons pas de ces propos une démonstration philosophique. Contentons-nous d'observer le sentiment à l'œuvre dans les ménages.

Le voici œuvrant au temps des fiançailles !

Pour ma part, je distingue toujours, sans jamais me tromper, à 5 km. de distance, sur une route droite, un fiancé d'un mari. Le fiancé n'a d'yeux et d'oreilles que pour sa fiancée ; il l'enlace amoureusement ; il l'embrasse tous les 500 mètres ! Les maris n'agissent plus de même.

Un autre moyen de diagnostic, presque aussi infaillible, dont je me sers, consiste à me poster à l'entrée des salles où je donne conférence. Voici trois dames qui viennent de concert. Trois messieurs les suivent. N'en doutez pas : ce sont tous gens mariés. Les gens mariés, en effet, s'avancent toujours par sexe ; les fiancés, par couple.

Les fiancés sont orateurs éloquentes et infatigables. Ils ne partent jamais assez tôt pour rencontrer leur fiancée et lui faire leurs dévotions. Ils ne la quittent jamais assez tard. Vent ou bise, chaleur tropicale, rien ne les arrête sur la route qui les conduit vers la bien-aimée. Cha-

que dimanche, ils lui tiendront les mêmes discours, lui répéteront les mêmes promesses, lui manifesteront la même tendresse. Quand l'heure viendra de la quitter, ils sentiront un véritable déchirement ! Beauté des amours jeunes !

Il y a deux ans, dans mon pays, en janvier, il faisait un froid de loup. Je guettais le tramway. Dès qu'il arriva, je m'y engouffrai. Un couple se trouvait auprès de moi. Je l'entendis : « Nous attendrons le tramway suivant. » Vous les avez reconnus : c'étaient deux fiancés qui se disaient « Au revoir ». Sans doute aurez-vous remarqué que cette « cérémonie » est toujours fort longue. D'un point de vue de théorie pure, deux minutes suffiraient amplement à des adieux bien chaleureux. J'ai bien dû constater que, d'ordinaire, un quart d'heure n'y suffisait pas toujours...

Et voici le temps des mariages !

Le changement survenu dans le comportement masculin est à peine croyable et, cependant, scientifiquement bien établi. L'extraordinaire orateur d'hier a perdu à peu près toute éloquence. Assistez à sa rentrée au foyer, le soir, journée finie. Dès qu'elle l'aperçoit, sa femme s'empresse : « Eh bien ! chéri, qui as-tu vu aujourd'hui ? » Or à l'en croire, il n'a vu personne. Si, d'aventure, il est contraint d'avouer qu'il a rencontré quelqu'un, il ajoute : « Il n'a vraiment rien raconté d'intéressant ! » Tant il est pressé de s'installer dans un fauteuil d'allumer sa cigarette et de lire son journal ! La réflexion de la Maryse du « Code du Bonheur conjugal », de Maurois, à son mari Philippe, paraît absolument irréfutable : « Pourquoi », lui dit-elle, « t'intéresser tellement à l'Irak qui ne te le demande pas et pas à ta femme qui te le demande ? »

Oui... pourquoi ?

Mais parce que fiancés et maris rêgent leur comportement conjugal, non pas sur une intelligente compréhension de la psychologie féminine mais uniquement sur les inspirations évoluant du sentiment amoureux. Or, une longue observation de la gent masculine nous démontre que l'homme n'est spontanément galant qu'aux heures de conquête : heu-

res de conquête des fiançailles, heures d'intimité dans le mariage.

Et c'est très dommage pour la joie des épouses.

Malheureusement celles-ci n'adoptent pas un autre comportement. Marcelle Tinayre, dans un livre délicieux, qui vient d'être réédité ⁽¹⁾ : « Mariage », plein de fines notations psychologiques, riches d'esprit, de bon sens et d'humour, écrit : « On fréquente un fiancé, on vit avec un mari et c'est un tout autre homme. » Elle ajoute d'ailleurs, par nécessaire souci de vérité : « On fréquente une fiancée, on vit avec une épouse. Et c'est une toute autre femme. » Et voilà qui est bien vrai.

La fiancée est, habituellement du moins, toute douceur. J'ai cru constater que la douceur était une vertu assez strictement localisée dans la jeunesse de la femme : fiançailles, début du mariage. Le prestige du monde masculin diminuant d'ordinaire avec l'expérience de la cohabitation, le rôle de décision que l'épouse est amenée à jouer dans les affaires du ménage et la tenue de la maison font que, peu à peu, la douceur féminine n'est plus pour le mari qu'un délicieux souvenir de plus en plus lointain.

Il en va de même de la chaleur d'accueil. J'ai enseigné, jadis, la philosophie à des ingénieurs dans un Institut d'un faubourg de Liège : endroit assez écarté, habituellement désert et donc fréquenté par les fiancés. Quand j'allais, les soirs de printemps, vers les 8 heures, poster mon courrier, j'avais le privilège d'assister à de nombreuses arrivées de fiancés au rendez-vous commun. Joie. Embrassades. Affection.

Les maris, je ne vous l'apprendrai pas, commentent très innocemment, d'ailleurs, mille maladresses. Ils n'emploient pas le compliment, ils soulignent maladroitement le manque ou l'excès de sel dans le potage ou les pommes de terre. A ces maladresses masculines, citées ici à titre d'exemples et nullement dans une énumération exhaustive, Madame répond, de son côté, par des maladresses féminines : bouderie, contestations, sus-

(1) Editions d'Action familiale, 89 rue Belliard Bruxelles.

ceptibilité, repréailles. Les femmes, je ne vous l'apprendrai pas, Messieurs, ont une mémoire d'archange : à dix, quinze, vingt ans de distance — 28 ans, me disait un pharmacien qui les avait comptés — elles se rappellent, jusque dans les moindres détails, tel ou tel incident d'un temps révolu à la mémoire défaillante et étonnée de leurs maris.

Qu'est donc devenue la chaleur d'accueil de la fiancée ? C'est là souvent neige d'antan !

Et pourquoi Madame agit-elle de la sorte ? Parce qu'elle aussi a trop uniquement basé son comportement conjugal sur les inspirations variables du sentiment. Quand elle veut, comme dit Saint François de Sales, conquérir un homme, en vue d'un saint mariage ou obtenir quelque chose de son mari elle se fait toute douceur et tout accueil. En dehors de ces heures, elle cède trop souvent, hélas, à ce vilain défaut féminin : la susceptibilité !

**

Instinct, attrait et sentiment amoureux, nous l'avons dit, sont hautement souhaitables, voire nécessaires à la naissance et à la lancée de l'amour, mais ils ne suffisent pas à assurer sa durée et son approfondissement. Qu'y faut-il d'autre ? Nous avons montré que le sentiment amoureux qui inspire des attitudes si charmantes au temps des fiançailles ou aux heures d'intimité au sein du mariage connaît hélas comme tout sentiment des phases de langueur et de sécheresse ; il n'est donc pas prudent de trop s'y fier. Pour assurer la durée et l'approfondissement de l'amour, au cours des ans, il faut que l'homme mette d'abord toute son intelligence au service du foyer qu'il a créé : celle-ci l'aidera tout particulièrement à mieux comprendre la psychologie de son conjoint, afin, le comprenant mieux de le rendre plus heureux.

Depuis sa fondation, notre bureau de consultation conjugale, à Bruxelles a été fréquenté par des gens de tous les milieux sociaux, depuis des personnalités portant des noms historiques jusqu'à des gens de classe tout à fait populaire. Une chose nous a frappé : l'identité d'attitu-

de fondamentale du cœur humain devant les grandes réalités de la vie : joie ou souffrance, besoin d'amour et d'estime, peur d'échouer. Devant elles tous les êtres humains ont des réactions identiques. Tous souhaitent par exemple, connaître un amour vrai et heureux. Ces traits psychologiques ne se limitent pas d'ailleurs à la race blanche. Une des constatations les plus nettes qu'il m'a été donné de faire lors d'une récente tournée de conférences en Afrique Centrale, c'est d'y avoir retrouvé les mêmes aspirations du cœur humain. Cependant, dans cette universelle identité d'attitude fondamentale devant les grands problèmes auxquels il doit faire face, une différence essentielle nous a frappé : celle qui existe entre les deux sexes humains. Un homme et une femme n'espèrent pas l'amour de manière absolument semblable. S'il voulait coller au réel, le dictionnaire d'une langue devrait comporter, pour un grand nombre des mots, l'indication d'une « signification masculine » et d'une « signification féminine ». La femme donne, par exemple, au mot « amour » un sens sensiblement différent que l'homme. Pour la femme, l'amour est la valeur première, essentielle de la vie, la valeur suprême. Une vie sans amour est pour elle une vie vide. Le seul chômage qu'une femme ne puisse supporter c'est le chômage du cœur. L'homme, au contraire, n'attribue pas à l'amour la même valeur exclusive dans sa vie. Loin de nous, certes, d'affirmer que l'amour n'occupe aucune place dans ses centres d'intérêt. Il est cependant indéniable que sa profession, du moins s'il l'aime et a pu la choisir librement, intéresse prodigieusement l'homme. L'homme a deux centres d'intérêts principaux dans sa vie : sa famille et sa profession. Le grand jour d'une vie d'homme n'est pas celui où il se marie. C'est pourquoi, d'ailleurs, tant de maris oublient malencontreusement de fêter les anniversaires de leur mariage ! Seuls, en général, le premier et le vingt-cinquième échappent à cet oubli déplorable : les autres sont souvent passés sous silence. Le grand jour d'une vie d'homme c'est celui où il réussit professionnellement, le jour où il devient bâtonnier s'il est avocat, député

s'il est politicien, vainqueur d'un Paris-Bordeaux s'il est coureur cycliste. Quand on observe avec attention le comportement habituel de la gent masculine et de la gent féminine, il paraît impossible de nier cette différence marquée, existant entre l'homme et la femme sur la place et la valeur attribuée à l'amour dans la vie.

Par surcroît, cet amour, déjà diversement jugé en son rôle dans la vie, est aussi diversément apprécié dans les éléments qui le constituent. Il est indéniable, par exemple, que ce que la femme apprécie par dessus tout en amour, ce sont ces éléments de tendresse. Il est non moins indéniable que l'homme accorde aux éléments physiques de l'amour une attention plus vive et leur porte une estime plus marquée. Quel psychologue, au courant des mœurs humaines, pourrait contester que ce double comportement ne soit celui des hommes et des femmes de tout pays, de toute race et de toute couleur de peau ?

Il va de soi que des époux qui veulent vivre un amour heureux doivent tenir compte de ces différences de psychologie qui sont leurs. Il est souhaitable que l'homme vive l'amour comme la femme le souhaite ; il est désirable que la femme vive l'amour comme l'homme l'espère. A cette condition seule, il y a quelque chance d'amour durablement heureux.

Ce n'est pas seulement dans leur attitude à l'égard des grands sentiments qui agitent le cœur humain que se constatent des différences marquées entre sexes.

Prenons un simple incident de la vie quotidienne : la rentrée du mari à la maison. Comment un homme espère-t-il ce retour chez lui ? Il l'envisage surtout comme une détente. Le voici tout heureux de pouvoir s'évader des soucis de ses affaires vers des espaces plus paisibles et plus distrayants. C'est pourquoi il est si pressé de s'installer dans un fauteuil, d'allumer sa pipe et de lire son journal.

L'épouse, elle, envisage tout autrement la rentrée de son mari au foyer. Elle espère par cette rentrée voir reprendre la vie commune, l'échange des

idées et des sentiments. Dès que son mari franchit le seuil de la maison, là voilà qui l'interroge sur les personnes qu'il a rencontrées durant la journée et les propos qu'elles ont tenus. La femme, jugeant les choses de son point de vue, est donc déçue lorsque son mari, à sa rentrée du travail, ne reprend pas aussitôt pied dans son univers à elle : la joie et le triomphe de la femme, c'est la vie en commun, l'échange des pensées, la communication des sentiments, la présence vivante et chaleureuse de ceux qu'elle aime. Elle envisage la profession masculine, surtout comme le moyen de pourvoir aux besoins de la famille. Bien sûr, l'homme l'envisage, partiellement du moins, sous cet angle, mais, pour lui, sa profession n'est pas uniquement le moyen de gagner l'argent nécessaire à la vie familiale ; lorsqu'il l'a choisie et qu'il l'aime, elle est encore le moyen d'expression de sa personnalité, la voie où il pourra s'affirmer et réussir socialement, réaliser ses ambitions profondes.

Le mari et l'épouse envisagent donc différemment la profession. C'est ainsi que nombre de femmes seront jalouses et déçues, ouvertement ou secrètement, de l'intérêt que le mari lui porte et du temps qu'il lui consacre, surtout s'il rapporte de la besogne à la maison. Leur idéal à elles, c'est qu'après ses huit heures, le mari, en rentrant chez lui et en déposant son chapeau, abandonne en même temps tous ses soucis professionnels. La femme n'a pas conscience de la manière dont le mari envisage sa rentrée au foyer ; sinon elle serait plus psychologue et plus diplomate ; elle le laisserait s'installer dans son fauteuil, parcourir son journal, s'évader du quotidien, et ce ne serait qu'après une demi-heure, trois quarts d'heure, qu'elle tâcherait de le ramener sur terre et de reprendre contact.

L'homme, de même, s'il était plus psychologue et plus compréhensif, comprendrait davantage la manière dont la femme espère sa rentrée à la maison ; au lieu de se plonger immédiatement dans son journal, il lui raconterait, en quelques mots avec bonhomie, quelques détails à l'appui, le déroulement de sa journée.

Si l'un et l'autre souvent ont ainsi, sur ce terrain et sur d'autres des attitudes

maladroites et malhabiles, ce n'est pas généralement mauvaise volonté, mais simple incompréhension. Incompréhension regrettable car si elle faisait place à un peu de psychologie; ils pourraient être l'un pour l'autre une source toujours jaillissante de joie, de réconfort et de courage.

Le mari, en général, ne se rend pas compte non plus de l'importance extrême que la femme attache à la plus minime attention, au plus petit compliment, au moindre cadeau. Il ne soupçonne pas la joie intense que semblable attitude causerait à sa femme. Un compliment, un cadeau réjouit profondément le cœur féminin parce que l'épouse y voit une preuve de l'intérêt de son mari, de l'attention qu'il a à son égard, de l'affection qu'il lui porte, de la préférence qu'il lui conserve. Le cadeau, lui aussi, mériterait que le dictionnaire français précise son sens masculin et son sens féminin. Permettez-moi de vous citer, à ce sujet, un souvenir plaisant. Un jour, avant l'une de mes conférences, j'avais été invité dans un vieux ménage d'une ville de France: quarante ans de mariage. A mon arrivée, Madame me dit, devant son mari, qu'ils avaient eu un ménage fort heureux, que tous deux, toujours s'étaient bien entendus. « Pourtant », ajouta-t-elle, « il est cependant certaines choses que mon mari n'est jamais parvenu à bien comprendre. Par exemple, ce que peut représenter pour une femme un cadeau. Le dernier cadeau que j'ai reçu de lui, c'est mon alliance. Et le mari d'intervenir dans la conversation: « Bien sûr. Un cadeau n'a aucun sens. Ou bien tu as besoin de quelque chose et je te le donne; ou bien tu n'as besoin de rien, et c'est du gaspillage. » L'homme cherche en tout geste son sens logique; il a une tête d'homme; la femme son sens sentimental.

J'ai été frappé dans ma tournée de conférences au Congo de constater que la femme noire a exactement la même psychologie. Lors de causeries à des femmes d'évolués, désireux de savoir si elles étaient, autant que les femmes blanches, sensibles à la tendresse, et ne pouvant les interroger directement sur ce point parce que le mot n'existait pas dans la langue indigène, j'ai eu recours à un

moyen détourné. Je leur ai posé la question suivante: « Aimez-vous les beaux cadeaux? ». La réponse fut unanimement affirmative. « Appréciez-vous aussi les petits cadeaux? » Même unanimité dans la réponse. « Je ne vous comprends plus », leur dis-je, « car que peut avoir de valeur un petit cadeau! » Et l'une d'elles de me répondre: « Ce qui nous intéresse dans le cadeau, ce n'est pas tellement le cadeau, c'est surtout le geste ». Ce trait vécu nous montre combien la psychologie féminine ne connaît point de différence de race.

Allons plus loin. Supposons qu'un mari ait bien compris l'importance que la psychologie féminine attache au cadeau; supposons, ce qui est mieux encore, qu'il en tienne compte et choisisse lui-même un cadeau pour sa femme. Ne pensez-vous pas que, maintes fois, les sentiments qui animeront son geste seront pareils à celui de ce vieux pharmacien, venu me faire un jour des objections à une conférence que j'avais donnée à des hommes sur la psychologie féminine, et qui me faisait la confidence suivante: « Passant un jour avec ma femme devant la vitrine d'un bijoutier, j'ai remarqué qu'elle s'intéressait vivement à un bracelet en or, bien en évidence à l'étalage. Je me suis dit: Je vais lui acheter ce bracelet; cela lui fera plaisir et puis, après tout, c'est de l'or, cela ne perd quand même jamais sa valeur. »

Ces modestes réflexions empruntées à la psychologie courante et prises sur le vif vous persuaderont, j'en suis sûr, de manière très ferme désormais, de cette profonde différence qui existe entre le psychisme des hommes et celui des femmes. Il est donc extrêmement important que dans leur vie conjugale les maris s'efforcent de bien comprendre l'âme féminine et de répondre à son attente. Tout candidat bon mari doit comprendre que l'univers de la femme est l'univers du cœur, l'univers de l'amour, l'univers de la sensibilité. La femme est essentiellement un double appel de tendresse d'abord; appel d'appui ensuite. Le mari qui veut rendre durablement sa femme heureuse devra tenir compte de ces données fondamentales de sa psychologie. S'il les ignore ou n'en tient pas compte suffi-

samment, son ménage ne connaîtra pas la réussite remarquable que cette cause-rie ambitionne de lui donner.

Mais les épouses doivent faire le même effort de compréhension de l'âme masculine. Dans l'exposé de leurs griefs la plupart des femmes qui viennent me trouver en consultation déclarent qu'elles ne se rendent pas bien compte ce qu'est une vie d'homme; toutes les femmes disent des hommes qu'ils sont des égoïstes. Je suis, je l'avoue, moins persuadé qu'elles de la vérité intégrale de ces propos. Pour ma part, je crois que les hommes sont moins égoïstes que les épouses ne l'affirment et que les femmes sont un peu plus égoïstes qu'elles ne le pensent. Ce qui est sûr, en tous cas, c'est qu'elles ne se rendent pas compte des conditions de la vie masculine. Que de fois des femmes m'ont dit : « Moi, je songe constamment à faire plaisir à mon mari; lui jamais ou presque jamais ». Bien sûr. Mais constatons qu'il n'est point très difficile à une femme de songer à son mari. Chaque matin, tandis qu'elle prévoit le menu de la table quotidienne, elle est infailliblement amenée à songer aux préférences ou aux répugnances de son mari. De même dans les achats qu'elle devra faire, pour elle et pour lui, elle sera fatalement amenée à se souvenir de ses souhaits et à se rappeler ses goûts. Il lui est donc extrêmement aisé de songer au personnage de son mari.

Il n'en va pas du tout de même pour ce dernier. Tandis qu'il est pris par ses besognes professionnelles, rien, ou à peu près, ne lui rappelle le souvenir de sa femme. Il est, dès lors, fort compréhensible sinon excusable qu'il songe rarement, durant sa journée de travail, à ce qui ferait plaisir à sa femme. Cette simple constatation qui paraît évidente m'amène à formuler cette assertion d'une équivalence arithmétique curieuse : un seul geste d'attention du mari pour sa femme vaut dix gestes d'attention d'une épouse pour son mari. Mais cette arithmétique-là, peu d'épouses la comprennent et l'admettent. Bien à tort, du reste. Je ne voudrais évidemment pas défendre à tout prix la valeur rigoureuse de mon équation, mais son sens général me pa-

raît indubitablement valable.

Nombre d'épouses ne se rendent pas compte non plus de ce qui constitue leur gros atout pour maintenir fidèle l'amour du mari à leur égard et pour créer sa joie. Bien sûr, quand il aime sa profession, l'homme éprouve une grande joie. Elle est pour lui un moyen heureux d'expression de sa personnalité, de réussite dans ses ambitions sociales. Il n'en reste pas moins vrai que la presque totalité des professions masculines ont trait à des réalités économiques, c'est-à-dire à des choses sans cœur. Elles les mettent aussi en contact avec d'autres êtres humains, mais seulement dans des relations d'affaires. Dès lors, tout en éprouvant joie et réalisation de soi dans sa profession, l'homme ne trouve pas en elle de quoi combler toutes ses aspirations. Il est chez lui toute une zone de sa personnalité qui ne ressent aucune satisfaction directe dans la vie professionnelle : sa sensibilité et sa sentimentalité. C'est pourquoi le gros atout féminin dans la réussite du ménage, l'attitude féminine qui va créer très particulièrement la joie du mari, c'est la chaleur d'accueil. Il est toujours pénible de voir combien d'épouses comprennent peu ce gros avantage qui leur est départi. Bien sûr, leur attitude à la maison s'explique très souvent et semblerait se justifier partiellement par les maladresses masculines. Les hommes oublient de complimenter la cuisinière, mais n'omettent pas de critiquer le rôti trop ou trop peu cuit. Ils ne songent pas à tel geste de prévenance, à tel merci que le cœur féminin apprécie beaucoup. Les hommes ont d'ailleurs quelque excuse à ces attitudes maladroitesses : personne ne leur a jamais appris ce qu'était un cœur de femme. Réfléchissez, Mesdames, à la formation que vos maris ont reçue jadis dans les établissements scolaires qu'ils ont fréquenté. Tout l'effort de leur maître s'est porté vers leur préparation professionnelle. Nulle part, ou à peu près, on ne leur a montré ce que serait demain pour eux la vie conjugale et après-demain leur vie paternelle. Il semblerait que l'art d'être mari et l'art d'être père soient des arts innés chez tout le monde, à l'encontre des autres arts qui, eux, doivent s'apprendre. Tel est l'état

encore précivilisé de notre soi-disant civilisation. Quoi d'étonnant, dès lors, que, se trouvant devant un être aussi complexe et aussi difficile à comprendre qu'une femme, nombre de maris commettent pas mal de maladresses involontaires, en cours de vie conjugale ? Innocents qui ne se rendent pas compte de la portée des gestes qu'ils font et de la répercussion de ces gestes sur l'intense sensibilité féminine ! Mais si les hommes sont mal préparés à la compréhension de l'âme féminine, les femmes ne sont guère mieux préparées à la compréhension de l'âme masculine et c'est pourquoi elles interprètent généralement ces gestes masculins comme il faudrait les interpréter s'ils étaient posés par des femmes. Or, ces gestes masculins maladroits, les femmes les interprètent, souvent à tort, comme une diminution de l'appréciation et de l'affection de leur mari à leur égard.

Devant cette situation, la plupart des femmes réagissent erronément. Elles répondent aux maladresses masculines par des maladresses féminines. Elles cèdent à leur susceptibilité, bouddent, émettent des réflexions désagréables, manifestent leur méchante humeur, par l'une de ces cinquante manières dont une femme dispose pour faire comprendre qu'elle est mécontente. L'époux ignorant souvent l'origine de l'attitude féminine courbe temporairement le dos sous l'orage. Cette réaction féminine instinctive n'est ni sage, ni adroite. L'épouse devrait mieux comprendre l'âme masculine, être indulgente aux maladresses de son mari, moins céder à sa susceptibilité, continuer malgré tout à se montrer accueillante. Il importe, en effet, que l'épouse comprenne bien qu'il y est chez elle deux vertus qui contribuent de manière très particulière à la réussite de son foyer et à lui conserver l'amour et la fidélité de leur mari. J'entends : la douceur et la chaleur d'accueil. Et quand je parle de chaleur d'accueil, je l'entends à tous les plans : au plan physique comme au plan sentimental, au plan sentimental comme au plan physique.

*
**

L'amour pour durer doit être compré-

hension. Il doit être aussi volonté. La grande naïveté des époux est de croire que l'intensité d'un sentiment est à elle seule la garantie de sa durée.

L'amour dans sa durée est fils de la volonté, de l'esprit de devoir de la conscience. Un fait est certain. Tout être humain est limité. Aucun ne peut arriver à en « combler » durablement un autre dans toutes ses aspirations. Il est en mariage une expérience inéluctable : si parfait que soit le conjoint, il ne peut avoir toutes les qualités car il en est de contradictoires. Il est donc fatal qu'au cours des ans tout mari est voué à rencontrer sur son chemin des femmes qui ont des qualités que n'a plus ou n'a jamais eu leur femme. Et de même il est inscrit dans tout destin d'épouse qu'elle croisera un jour sur sa route des hommes qui ont des qualités que n'a pas, n'a plus ou n'a jamais eu leur mari.

J'aime à faire appel comme preuve de cette assertion à la vie conjugale d'Emile Verhaeren, ce grand poète qui a écrit les plus beaux vers d'amour conjugal que connaisse la langue française : « Les heures claires ». Ce recueil de poèmes non moins que les 218 lettres d'Emile à Marthe Verhaeren qui ont été publiées récemment, nous permettent de mieux comprendre le rôle exceptionnel que Marthe joua pour Emile. Cette femme change vraiment de signe la vie du poète. Malade des nerfs, déçu, songeant au suicide, il n'avait plus de foi, ni d'espérance en rien, ni en personne. C'est l'heure du « Flambeaux noirs ». Il a trente ans. Mais voici qu'un jour il rencontre Marthe. Celle-ci fut pour lui une rédemptrice. Paisible, calme, douce, patiente, équilibrée, sereine, elle transforme l'état d'âme d'Emile qui depuis qu'elle apparut dans son chemin ne fut plus que le chanteur optimiste des « Multiples Splendeurs ». Et pourtant Marthe, toute Marthe qu'elle était, n'était que Marthe. Un jour, Emile rencontra Maria Van Rysselberghe, la femme du peintre. Elle était, elle, vibrante, ardente, frémissante, un peu folle. Et malgré ce que Marthe avait été pour lui, Verhaeren fut séduit par Maria. Il y renonça bien vite par volonté et par fidélité mais la tentation avait passé dans sa vie.

L'histoire d'Émile est celle de tous nos cœurs humains d'hommes ou de femmes. Un jour vient où un nouvel être se présente à nous et nous tente de sa fascination, même s'il ne nous enchaîne pas. Ce jour-là, ce n'est plus l'heure du sentiment ni celle de la compréhension, c'est celle de la volonté et de la conscience. Que de ménages ont dû le salut de leur amour au fait qu'à cette heure grave la volonté a su empêcher les sens et les cœurs de s'engager dans une voie séduisante mais interdite. Ni les sens, ni l'attrait, ni le sentiment, ni la compréhension de la peine que l'on ferait au conjoint ne peuvent, à certaines heures de la vie sauver un foyer : seule la volonté et la conscience ont cette vertu. Et c'est pourquoi nous

devons tous, un jour ou l'autre, y faire appel.

On n'a donc bien bâti un amour, assuré sa croissance et sa durée qu'en faisant appel à tout soi-même. Telle est la condition nécessaire pour qu'amour, mariage, bonheur soient dans la vie des gens mariés comme dans les desseins de Dieu, trois mots synonymes.

Permettez-moi de terminer cette causerie, en livrant à vos méditations le mot d'Alain qu'il eut voulu pris par tous les gens mariés comme devise de leur vie conjugale : « Désormais, je ne chercherai plus à qui plaire, mais je veux plaire à celle que j'ai un jour choisie. »

Pierre DUFOYER

Madère, île de l'Amour et de la Paix

CONFERENCE

donnée à « l'Atelier », le mercredi 3 avril 1957

par

Gabriel Boctor

Journaliste et critique d'art,

Secrétaire Honoraire de « l'Atelier » du Caire.

Excellence,

Mesdames et Messieurs,

« Et s'il existe d'autres mondes, nous y atteindrons », ce cri d'audace et de défi explique mieux qu'une longue étude l'âme de cette génération de navigateurs portugais du XVI^e siècle, de ces titans qui ont labouré les « mers jamais naviguées » pour reculer les horizons du monde et apporter aux terres les plus lointaines la civilisation. « Por mares nunca dantes navegados », telle est la fière devise de Luis Camoëns, le barde incomparable de cette épopée qui a réalisé d'une manière surprenante les rêves les plus insensés des héros d'Homère.

Adossé à la puissante Espagne de laquelle il venait d'arracher chèrement son indépendance avec la fameuse bataille d'Aljubarrota, le Portugal n'avait que l'Océan devant ses ambitions démesurées. Après la mer, encore la mer... Mais pourquoi ne pas arracher à ces déserts immenses leur secret ? Pourquoi ne pas étendre son champ d'action vers des terres jamais foulées par les hommes ? Eh bien, Mesdames et Messieurs, je ne crois pas exagérer en vous affirmant que l'aventure entreprise alors par cette gé-

nération de héros, serait comparable à celle des pionniers qui s'aventureraient un jour lointain vers Mars ou la Lune. Il faut se placer à l'époque pour comprendre l'effort surhumain, ce bond prométhéen de l'imagination qui a porté ces navigateurs vers les confins les plus inaccessibles du monde. Sur les cartes d'alors, les mers et les terres inconnues étaient représentées par des monstres effrayants. Les navigateurs du Moyen-Age étaient persuadés qu'en quittant les rivages du monde connu, ils risquaient de basculer dans les bouches de l'enfer. Il a fallu le génie et l'audace d'un jeune prince-savant, allié à la fougue et au courage indomptable d'une poignée de navigateurs que rien ne pouvait rebuter, et par dessus tout qui avaient une foi inébranlable en Dieu et en leur patrie, pour réussir une si folle équipée. Pas si folle pourtant, car les Portugais, pour qui les connaît bien, ont toujours gardé ce mélange admirable de rêve prenant sa source dans la réalité. Les pieds bien plantés dans la terre natale, ils laissent flotter leur tête dans les hauteurs, telles ces méduses géantes qui peuplent les profondeurs abyssales des océans et dont la chevelure flotte avec tous les courants tandis que leurs racines sont bien atta-

chées au fond de la mer. Ce n'est qu'après avoir mis toutes les chances de succès de leur côté, qu'ils se jetaient résolument dans l'inconnu. Ce peuple de rêveurs réalistes devait trouver son archétype, en cette figure étrange et passionnante du Prince-Vierge, l'Infant Don Henrique, dit le Navigateur, bien qu'il n'ait jamais quitté les rivages de son Portugal natal. Fils de Jean Ier et de Felipa de Lancaster, ce Père des Découvertes, installé dans son château de l'Algarve, à la pointe de Sagres, face à l'Océan ténébreux, passait son temps, entouré d'astronomes et de cartographes arabes et juifs, à étudier et à méditer. C'est inévitablement à St. Georges que l'on pense lorsqu'on évoque la figure de l'Infant Henri, le prince sans taches, Grand Maître de l'Ordre du Christ, pourfendant de l'étrave de ses caravelles le monstre inconnu et terrifiant pour porter la foi salvatrice et la civilisation aux terres vierges.

S'adressant au Groupement des « Essayistes » dont j'étais le secrétaire, Paul Valéry nous écrivait en 1936, cette belle phrase d'encouragement pour notre revue « Un Effort » : « Si l'homme est la mesure des choses, l'effort est la mesure de l'homme. Rien ne vaut que qu'il coûte ». Si cela est vrai, Mesdames et Messieurs, les Portugais de la Découverte ont donné la mesure de l'homme.

Ce préambule était destiné à nous mettre dans l'atmosphère de ce siècle d'or du Portugal, dans l'atmosphère qui prépara la découverte de Madère, premier échelon de cette échelle de Jacob qui devait mener ces intrépides navigateurs, ces rêveurs aux yeux grands ouverts sur le monde, de la pointe de Sagres vers les Eldorados des Amériques, en passant par les Açores, les Canaries, les Iles du Cap Vert, et en premier lieu par Madère.

Après les Hespérides d'Homère et la Thulé de l'explorateur Pithéas, il y eut, Mesdames et Messieurs, tout un monde d'îles nées des embruns et des soleils couchants, toutes les îles des contes celtiques, celle d'Avalon où dort le roi Arthur, veillé par neuf sœurs qui sont fées, l'Île-de-la-Jeunesse-du-Cœur qui se reflète le soir sur la nacre des eaux, et celle dont parlaient les voix nocturnes des

pêcheurs de Bretagne, l'Île-des-Sept-Sommeils, où vont les âmes des naufragés. Les récits des géographes arabes de l'Infant Henri qui lançaient vers le Ponant les caravelles portugaises, précisaient inlassablement la merveilleuse espérance : « On disait qu'aux extrémités de l'Occident, il y avait une île enchan-



Portrait de l'Infant Henri, dit le Navigateur.
(Détail d'un tableau de Nuno Gonçalves, au Musée d'Art Antique de Lisbonne.)

tée qui, de sept en sept ans, venait se montrer aux navigateurs quand ils sillonnaient ces parages... C'était une terre couverte de lune, bercée sur le dos des marées, qui serait une oasis de bonheur pour qui en briserait l'enchantement ». Ces propos poétiques préfiguraient la découverte de Madère.

C'est donc l'imagination remplie de ces légendes qui ne devaient pas tarder à devenir des réalités, ces aventures extraordinaires qui exaltaient notre adolescence, celles du capitaine Corcoran ou de Sinbad le Marin, que nous entreprîmes, l'été passé, notre embarquement pour Madère. L'idée que nous étions, ma femme et moi, les premiers Égyptiens à visiter cette pointe encore émergée de la fabuleuse Atlantide, nous donnait en quelque sorte l'impression d'être des explorateurs voguant vers ces lieux enchan-

tés, après les amants tragiques, Robert et Anne, qui y furent jetés par les flots, après Gonzalves Zarco, le découvreur de Madère pour le compte de l'Infant Henri. Pour mieux souligner le dépaysement dans le temps, nous empruntâmes au lieu de l'avion qui fait la ligne Lisbonne-Funchal, un bananier de 500 tonnes, le « Magdaleina ».

En traversant le large estuaire du Tage, nous saluons au passage la fameuse Tour de Bélem qui a vu partir tant de hardis navigateurs, nous saluons le Couvent des Jéronymos dans ce style manuélín, gothique chargé d'exotisme qui a poussé sur cette terre de Portugal comme une flore importée par les explorateurs. « Que l'on se représente, écrit joliment Jacques de Lacretele, que l'on se représente un gothique flamboyant, orné des fleurs, des rosaces et des torsades les plus téméraires. Mais tous ces motifs abstraits et géométriques ont pris, dans la pierre, une vie animale et naturalisée. Le clocheton reproduit une bande de corail ou un ananas, la rosace se transforme en lianes de la jungle, la torsade s'enfle et imite le câble des caravelles ».

« Ce style est comme le coup de filet des navigateurs. Il reproduit leurs rêves et leurs récits. L'artisan de la pierre a voulu être leur émule, du moins leur poète. Il a créé à son tour une épopée et sculpté Les Lusiades ».

A peine étions-nous sortis des eaux douces du Tage, que le frêle esquif devait affronter la dureté des vagues atlantiques. Pour le sédentaire qui venait de quitter les plaines du Nil, le dépaysement ne devait être que plus violent. A la proue du « Magdaleina », devant les immensités houleuses, on pouvait se laisser aller à toutes les suppositions. Dans la salle à manger, à la seule table d'hôtes bien rivée au plancher, nous prenons place. A côté de nous, la table du capitaine et de son second qui n'échangent pas un mot. Ces trois journées passées entre ciel et mer, risquaient de paraître bien longues. Mais c'est méconnaître le caractère portugais. Plutôt réservés de prime abord, ces nordiques d'un pays de soleil, dès qu'ils sont mis en confiance, se donnent entièrement. Pour peu que vous leur témoignez de l'intérêt pour leur

passé glorieux, ils font revivre aussitôt devant vos yeux, avec passion, les aventures merveilleuses de leurs ancêtres. Depuis la disparition de cet empire qui ne connaissait pas de bornes, de ce rêve invraisemblable qui s'évanouit avec la rapidité d'un météore passant dans le ciel de la gloire, les Portugais donnent l'impression de s'être repliés sur eux-mêmes pour mieux méditer sur leur destin. Ils traînent après eux le souvenir d'un paradis perdu.

Les habitants de Madère vous racontent volontiers une légende à laquelle le peuple croit fermement. Ils vous diront que le jour où l'on découvrira l'épée de Don Sebastian, tué avec toute la noblesse du pays, à la bataille de Alcazar-Kivir, au cours de sa malheureuse campagne contre les Maures, au Maroc, défaite qui devait sonner le glas de l'expansion portugaise au delà des mers, le jour que l'on découvrira dans les montagnes de Madère l'épée du jeune souverain, le Portugal rayonnera à nouveau d'une vie universelle. Cette croyance populaire explique parfaitement le comportement des Portugais. Ils ont gardé au fond de leur cœur la nostalgie de leur gloire éphémère.

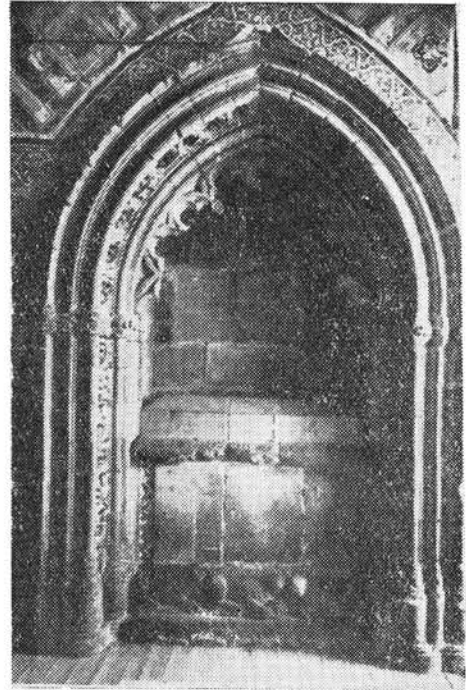
Le brave et placide capitaine Antonio da Silva, au gouvernail de son petit cargo, l'œil perdu dans le lointain, représentait à nos yeux le descendant des fiers navigateurs du XVI^e siècle. S'animant soudain, il nous conta la folle aventure des amants tragiques et passionnés qui débarquèrent par hasard à Madère, ainsi que la sage aventure de Gonzalves Zarco et de ses hommes, qui devaient planter plus tard dans l'île le drapeau de l'Ordre du Christ au nom de l'Infant Henri.

Découverte sous le signe de l'amour, Madère a été conquise sous le signe de la paix, puisqu'elle était inhabitée. Oyez plutôt l'histoire de ces aventures étranges autant que belles d'Anne Dorset et de son fol ami Robert Mac Kain. Ces amants ont-ils bu à l'instar de Tristan et d'Iseut un philtre d'où découlent tous leurs malheurs ? Il faut le croire. L'action finale qui se déroule sur une terre de fleurs et de soleil, débuta dans les brumes d'Écosse. Nous sommes au 14^e siècle. Robert était un gentilhomme qui

se distinguait par l'élévation de son caractère et la dignité de sa conduite parmi la jeunesse désordonnée de la noblesse anglaise de son époque. Son malheur ou son bonheur, voulut qu'il rencontra un jour Anne Dorset, la jeune fille la plus belle et la plus accomplie non seulement dans la Cour d'Angleterre, mais dans tout le royaume. Cette rencontre fatale devait inspirer à Robert une passion ardente qui le mena vers la plus tragique des aventures. Il demanda la main de la dame de ses pensées, mais les parents d'Anne, estimant que l'inégalité des conditions rendait injurieuses les visées du jeune homme, et s'indignant que leur fille les encourageait, s'étaient plaints au roi. Édouard III jugea que le meilleur moyen de mettre un terme à cet état de choses était d'incarcérer Robert et de marier Anne. Les deux opérations eurent lieu simultanément. Robert fut jeté en prison, tandis qu'Anne épousait contre son gré, un vieux lord qui l'emmena dans son fief, loin de Londres. Or, comme vous le savez, Mesdames, et vous aussi Messieurs, la contrainte que l'on impose aux désirs ardents des âmes ne font qu'augmenter leur force. A peine libéré, Robert n'eut qu'une volonté : sauver Anne et l'emmener loin d'Angleterre. S'étant mis d'accord avec quelques amis dévoués, il arriva à Bristol. L'un de ces jeunes gens se fit engager comme palefrenier pour soigner les chevaux du Lord, notamment le splendide cheval pie que sa femme montait quelquefois pour se promener dans les environs.

Ayant mis Anne au courant du projet, le gentilhomme déguisé en palefrenier eut soin de garder le cheval pie trois jours sans lui donner à boire. Et tandis que Robert attendait le cœur battant dans la chaloupe, l'instant après lequel il avait tant soupiré, Anne montait à cheval comme pour une promenade habituelle. Mais, à peine le coursier eut-il senti le bruit des vagues et le voisinage de l'eau, qu'il prit le mors aux dents pour s'y précipiter. A cet instant, l'aventure prit un tour rocambolesque. Robert se précipitait pour sauver la Belle emportée par la fougue de sa monture. Il arrêta le cheval et enlevait sa maîtresse pour s'éloigner rapidement du rivage.

Ayant abordé sur un vaisseau qu'ils avaient loué, les jeunes gens mirent les voiles vers la France. C'est alors que commença la tragédie. Une tempête terrible s'éleva et le bateau dirigé par des marins inexpérimentés, erra treize jours sur les déserts de l'Atlantique. A l'aube



Tombeau de Gonzalves Zarco, le découvreur de Madère, à Funchal.

du quatorzième jour, ils découvrirent un spectacle merveilleux. A peu de distance du navire, se dressait une terre que le soleil baignait de ses rayons dorés. Une île couverte d'arbres et de fleurs. Les hommes de l'équipage descendirent prudemment, mais ils devaient revenir pour annoncer que la terre était vierge et qu'elle n'était habitée que des oiseaux les plus rares. Portée par son amant, Anne mit pied à terre. Les jeunes gens eurent un instant qu'ils avaient atteint au bonheur. Mais, comme vous le savez, les amours les plus passionnées doivent toujours finir tragiquement. Une nouvelle tempête rompit les amarres du vaisseau qui s'en alla à la dérive, emportant à son bord les marins qui devaient s'é-

chouer sur les côtes du Maroc et être faits prisonniers par les Maures. Anne, demeurée seule avec son amant, fut saisie d'une telle angoisse que jusqu'à l'instant de sa mort elle ne put prononcer une seule parole. Elle expirait dans les bras de son ami au bout du troisième jour. Robert resta d'abord abîmé dans ses sanglots à côté du corps d'Anne dont il tenait les pieds étroitement embrassés. Puis, se levant calmement, il creusa une tombe, et, se couchant près de sa Bien-Aimée, il rendit le dernier soupir.

C'est ainsi que le commandant du « Magdaleina » nous entretenait durant la veillée du premier jour, tandis que les vagues de l'Océan se faisaient de plus en plus violentes. Nous étions en plein dans l'ambiance requise pour aborder à Madère. En arrivant en vue de quelques îles désolées sur la surface des eaux, notre commandant devait se substituer au Capitaine Gonzalves Zarco pour évoquer l'arrivée de la première expédition de l'Infant Henri. « Voici les Désertas, nous dit-il, ces îles privées d'eau et peuplées de chèvres sauvages et de lapins, voici les Salvagens (les Sauvages), plus deshéritées encore. De temps en temps quelques voyageurs à l'imagination surchauffée par les livres d'aventures viennent ici chercher les trésors que le Capitaine Kid, d'heureuse mémoire, aurait, paraît-il, enfouis dans les sables. Voici enfin Porto Santo, la première île où devait aborder Zarco et ses hommes, sans se douter que Madère était à quelques kilomètres plus loin, recouverte d'un épais rideau de nuages et de brume.

Mais reprenons la suite de l'aventure d'Anne et de Robert. Les compagnons des amants tragiques, ballottés par les flots, tombaient entre les mains du Sultan du Maroc qui les échangeait contre des prisonniers maures qui se trouvaient en possession des Espagnols. Et c'est ainsi que l'existence de l'île merveilleuse était connue de Gonzalves Zarco, grâce à un certain Morales, et que l'Infant Henri les dépêchait aussitôt pour la découvrir.

Il courait alors parmi les Portugais, un bruit propre à effrayer les plus audacieux. Il s'élevait, disaient-ils, vers le Nord-Est de la mer et jusqu'au ciel, un

brouillard continu qui ne s'éclaircissait jamais et dont l'accès semblait défendu par un vacarme infernal. Ce voile de brume formé autour de Madère, par l'évaporation des eaux sur la végétation compacte qui s'y trouvait, devait risquer de faire échouer l'expédition. Les marins superstitieux déclarèrent à leur capitaine qu'ils ne voulaient pas aller plus loin. Mais Zarco qui était aussi bon orateur que capitaine, arriva à les convaincre de poursuivre leur aventure.

Le capitaine du « Magdaleina » nous désigna plus loin une pointe plate qui s'avancait dans le brouillard matinal : « En apercevant cette terre, Zarco lui donna le nom de Cabo San Vicente, en souvenir de la terre portugaise qu'il venait de quitter et sur laquelle vivait son maître, l'Infant Henri. L'ayant doublée, il aperçut du côté sud une autre terre plus haute, entièrement boisée. Le nuage à cet instant s'était rétréci et retiré au-dessus des pics. A cette vue, et devant ce merveilleux lever de rideau, ces braves marins tombant dans les bras les uns des autres, s'embrassèrent en rendant grâce à Dieu.

Le lendemain, Zarco chargea Ruy Paes de choisir quelques hommes de l'équipage et de côtoyer avec eux la terre dans une chaloupe armée. Ces hommes devaient découvrir le rocher au pied duquel Robert et Anne reposaient. Ils eurent l'occasion de constater les vestiges du passage des amants tragiques. Ils virent même la sépulture et la croix que Robert avait placée pour veiller sur leur dernier sommeil. Et, comme ces rudes navigateurs avaient des âmes très sensibles, comme la plupart des Portugais, ils s'agenouillèrent et versèrent quelques larmes.

Ayant fait leur rapport à Zarco, celui-ci descendit à terre pour prendre possession du sol au nom du roi Don João de Portugal et de l'Infant Henrique, Ordre, Maîtrise et Chevalerie du Christ, tandis que l'eau était bénie par deux religieux, et l'air et la terre purifiés par l'invocation de Dieu.

Je vous avouerai, Mesdames et Messieurs, que j'ai été ému en débarquant à Madère et en voyant partout, flottant au vent, à côté du drapeau du Portugal, sur

les édifices publics et les édifices privés, la bannière de l'Ordre du Christ, portant la croix qui a fait le tour du monde sur les voiles blanches des caravelles portugaises.

Aussitôt débarqué, Zarco décidait d'explorer l'île mystérieuse. Et nous voici, nouveaux Robinson Crusoë, à sa suite. Les noms dont il baptisa les lieux qu'il découvrait alors sont d'une exquise simplicité. Ils ne se compliquaient pas l'existence ces fiers marins ayant vraiment bien trop à faire.

Avançant toujours, ils découvrirent une vallée traversée par une rivière que Zarco chargea ses soldats de remonter, puis une autre couverte d'arbres et où il planta une croix et baptisa simplement : Santa Cruz. Ils longèrent ensuite un promontoire qui s'enfonçait plus loin que les précédents dans la mer et d'où s'envola une multitude de geais. Il l'appela donc : la Punta dos Gralhos (la Pointe des Geais). Au bout de deux heures, il ne tarda pas à découvrir un grand terrain où les arbres qui foisonnent partout ailleurs étaient remplacés par un très beau fenouil, qui se dit « funcho » en portugais. Et c'est ainsi que la capitale de Madère s'appellera désormais, Funchal.

Le lendemain, il atteignit la pointe qu'il avait aperçue du côté du sud, puis l'ayant doublée, il tomba sur une plage qu'à cause de sa longueur et de sa beauté, il nomma : « Praya Formosa » (Belle plage).

La crique suivante abritait un torrent furieux mais dont les eaux étaient si claires que quelques-uns demandèrent la permission de les voir de plus près. Le Capitaine l'accorda à deux soldats qu'il tenait en particulière estime. Mais ils furent emportés par le courant et péniblement secourus par leurs camarades. Le torrent porte le nom jusqu'aujourd'hui de « dos Socorridos » (les deux secourus).

Plus loin ils rencontrèrent, abritée par une pointe rocheuse qui dépassait en hauteur toutes celles qu'ils avaient côtoyées, une anse dont les rivages étaient couverts de traces d'animaux. Et comme ils abordaient, une troupe nombreuse de loups-marins surgit hors des cavernes creusées dans la falaise, semblable à une vaste

chambre, et voilà pourquoi ces lieux s'appellent « Camara dos Lobos » (la chambre des loups-marins).

Ayant terminé son exploration, Gonzalves Zarco décida de retourner auprès de l'Infant Henri pour lui faire la relation de son voyage. Le roi et don Henri, l'accueillirent à Lisbonne avec les plus grandes marques de gratitude. Sans avoir



Danseur faisant partie de la troupe folklorique de Camacha dans l'île de Madère.

perdu un seul homme, le vaillant capitaine leur avait gagné, en effet, la meilleure île de cette partie de l'Atlantique qu'on appelait alors l'Océan Occidental. Ils rendirent grâce à Dieu de ce qu'il leur eut permis de découvrir des terres nouvelles, et décidèrent, afin que les Ambassadeurs des autres Puissances prennent connaissance de cette action mémorable, que Gonzalves Zarco donnerait une relation publique de son voyage. Nous dirions aujourd'hui qu'il tienne une conférence de presse.

La richesse et l'apparat de cette manifestation mériterait un cinémascope de Cecil B. de Mille. Jean 1er, entouré de

toute la famille royale, des personnes de qualité et des ambassadeurs étrangers, fit entrer Gonzalves Zarco, accompagné des principaux capitaines qui avaient participé à son expédition. S'étant agenouillé devant le Roi, il lui baisa la main, et ses compagnons l'imitèrent. Puis il rendit à Don Henri les respects particuliers qu'il lui devait. Le Roi lui commanda alors de se relever et de commencer son récit. Zarco raconta en détails l'histoire de sa navigation, il relata l'escale à Porto Santo, la révolte de ses gens à la vue de la grande obscurité qui enveloppait la terre et leur retour à l'obéissance lorsqu'il leur avait présenté l'importance de cette entreprise pour le service du Roi, enfin la manière dont il avait abordé l'île. Il en décrivit la forme et vanta la douceur et la paix qui y règnent. Le Roi décida alors de l'appeler Madeira, à cause de la quantité de bois qui s'y trouvent.

Plus tard, le Roi ordonna à Zarco de retourner à Madère dès le printemps de l'année suivante, en qualité de Capitaine de cette île et avec le titre de Comte. Il partit de Lisbonne au mois de mai 1421 avec Constance Rodriguez d'Almeida, sa femme, Jean Gonzalves son fils, Hélène et Béatrix, ses filles. Il géra cette terre avec autorité et sagesse. Et nous devons apprendre que récemment encore vivait dans Madère la dernière descendante de Zarco. A la mort du roi Jean, son fils aîné et successeur don Duarte, considérant les services rendus par son frère don Henri dans la découverte de Madère, lui accordait, par une donation signée à Cintra en 1433, la jouissance de cette île sa vie durant, tandis qu'il en remettait la juridiction spirituelle à l'Ordre du Christ. En même temps, il octroyait à Gonzalves Zarco et à ses descendants un nouveau nom et de nouvelles armes. En souvenir d'un des épisodes de son expédition, il le créa comte de Camara dos Lobos, et voulut qu'il portât de « sinople à la tour d'argent soutenue de deux loups-marins et sommée d'une croix d'or ».

Mesdames et Messieurs, ce n'est pas à Madère, sur cette pointe encore émergée de la fabuleuse Atlantide, dans cette île où poussent les plantes et les fleurs les plus invraisemblables que le problème

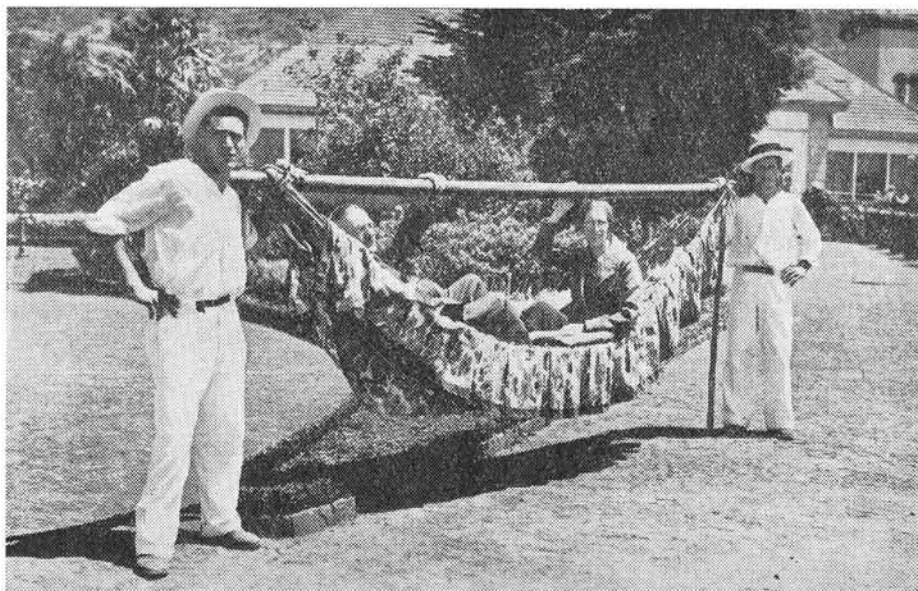
colonial se posera jamais. En effet, découverte par hasard sous le signe de l'amour, elle a été occupée plus tard sous le signe de la paix, Gonzalves Zarco et ses hommes n'y rencontrèrent pas âme qui vive. Mieux, on ne trouve pas à Madère une seule bête sauvage ou même un insecte venimeux. Sous son ciel infiniement bleu ou couvert de nuages d'un gris précieux, l'homme qui se promène dans les forêts épaisses ou se couche près des bosquets fleuris, ne rencontre que des lézards multicolores qui le regardent avec étonnement et viennent fôlâtrer au soleil sous ses pieds.

On a conservé dans cette île heureuse des moyens de transport qui rappellent les temps antiques: des chars à bœufs comme ceux des rois fainéants, des hamacs portés par deux hommes et où se laissent transporter les jolies femmes, des traîneaux enfin qui glissent sur les pentes pavées de gros blocs de basalte noir.

Au cours de la première guerre mondiale, un sous-marin allemand vint troubler pour un instant cette quiétude. Poursuivant une canonnière française qui était entrée dans le port de Funchal pour faire son plein de charbon, il la torpilla. Aussitôt, les Madérois émus, descendirent vers la mer et, transportant les débris du navire au haut de la montagne, ils en construisirent un monument dédié à la Vierge de la Paix. Un énorme rosaire formé des chaînes de la canonnière fut porté à dos d'hommes en un pieux pèlerinage. Depuis lors, Madère a retrouvé son visage calme et continue à couler des jours heureux. Plutôt africains par la latitude sous laquelle ils vivent, les Madérois ont l'éternité devant eux. Vivant de la pêche, de l'agriculture, ils s'expatrient volontiers vers les pays d'Amérique sur la trace de leurs ancêtres, notamment vers le Vénézuéla et ses raffineries de pétrole. Mais une fois fortune faite, ils reviennent infailliblement vers leur île enchantée.

Un vin généreux, un soleil toujours radieux, des fleurs, des fruits savoureux, depuis la banane chinoise jusqu'à la mangue, en passant par cet admirable anone violacé à chair crèmeuse et parfumée. En toutes saisons le ciel est bleu et la

DES MOYENS DE TRANSPORT ORIGINAUX FONT LA JOIE DES TOURISTES A MADERES



Voici le hamac porté par deux hommes, et le tobogan qui glisse sur les pentes pavées de blocs de basalte.



mer est calme. Si l'aventure de Robert Mac Kain et d'Anne Dorset n'existait pas, il eut fallu l'inventer dans ce décor paradisiaque. Des poètes comme Antonio Nobre, des musiciens comme Saint-Saëns, sont venus y chercher l'inspiration. Des exilés comme Charles d'Autriche sont venus y chercher l'oubli, et l'on trouve en Madère le souvenir mélancolique d'Elisabeth d'Autriche, l'impératrice errante. Madère fut la dernière escale de Napoléon en route pour Sainte Hélène. Et ce n'est pas sans émotion que nous avons visité le cottage du Consul d'Angleterre où fut hébergé l'Empereur déchu. Quelles furent ses pensées tandis qu'il jetait un dernier coup d'œil sur cette terre d'Europe qu'il a tant et si bien bouleversée ?

De ce balcon fleuri à l'extrême pointe de la civilisation occidentale, sentinelle avancée sur la route du nouveau monde,

héritier lui-même de cette civilisation occidentale, que de méditations pour l'Oriental qui s'y trouve.

Nous avons été les premiers Egyptiens, après le débarquement de Zarco, à mettre les pieds dans cette île enchantée perdue dans l'Atlantique à hauteur des côtes africaines, corbeille de fruits, bouquet de fleurs, tombés du ciel, au milieu de l'eau.

Nous avons été les premiers, mais nous ne serons, certes, pas les derniers. Découverte sous le signe de l'amour et conquise sous le signe de la paix, Madère continue sous un climat délicieusement pur et une végétation invraisemblablement variée, où le bananier des tropiques voisine avec le châtainier des pays brumeux, continue à être un des rares endroits de notre monde tourmenté où l'on retrouve encore sur terre un reflet du ciel.

Gabriel BOCTOR

INITIATION SEXUELLE ET EDUCATION A L'AMOUR

Vraies Dimensions du Problème

CONFERENCE

donnée à Athènes en Mars 1957

par

Pierre Dufoyer

Mesdames,

Mesdemoiselles, Messieurs,

Il y a quatre ans, de grandes controverses eurent lieu en France sur l'opportunité de l'initiation sexuelle des enfants à l'école. Frappés du désaxement des jeunes en matière de conduite, choqués de la manière brutale dont la très grosse majorité des enfants étaient initiés par la rue au rôle de la sexualité, des personnalités de tout horizon philosophique et politique s'étaient réunies pour étudier la question de savoir s'il ne serait pas opportun de donner de ce sujet un enseignement systématique à l'école. Nous n'avons pas l'intention d'étudier ici les raisons pour et les raisons contre qui furent présentées en discussions privées ou radiodiffusées, ni de faire valoir la décision finale: renoncer pour le moment à cette initiative au plan scolaire et mener campagne auprès des parents pour qu'ils remplissent en ce domaine leur devoir d'éducateur. Il nous plaît de rendre hommage aux intentions humanistes, moralisatrices ou chrétiennes des personnalités éminentes qui intervinrent dans ces débats, de souligner aussi qu'elles ont bien vu l'ampleur du problème à ré-

soudre. Il ne s'agissait pas, en effet, à leurs yeux de la seule initiation intellectuelle à l'aspect physique de la vie amoureuse: de renseignements sur la conception, la naissance, la croissance de l'être humain, les dangers physiques de l'inconduite. Sans nier l'importance de ces questions et non pas seulement l'opportunité, mais la nécessité de les traiter, il leur est apparu qu'envisager l'éducation de la jeunesse sous le seul aspect courant d'une initiation sexuelle relevait d'une optique à courte vue. Ce n'est pas seulement d'elle, en effet, qu'il s'agit, mais de toute une éducation de l'enfant, de l'adolescent et du jeune à aimer. Le rendre capable de bien aimer, de créer demain en son foyer un bel et chaud amour, un amour heureux, épanoui, harmonieux, voilà de quoi, vraiment, il doit s'agir et non seulement d'information sexuelle.

BILAN DE LA POLITIQUE TRADITIONNELLE DU SILENCE

L'éducation à l'amour ne comporte pas que l'initiation sexuelle. Mais elle la comporte. Il nous faut donc en parler.

Le bilan de la situation actuelle est facile à établir. Une infime minorité

de parents informe leurs enfants de la place de la sexualité dans la vie célibataire ou mariée. La situation est légèrement meilleure qu'hier. Hier, beaucoup de jeunes filles se mariaient sans la moindre connaissance des réalités physiques du mariage; beaucoup de jeunes gens n'avaient de celles-ci qu'une compréhension purement instinctuelle et se méprenaient sur la valeur respective des divers éléments qui font un bel amour humain. Il n'en va plus tout à fait de même aujourd'hui. Le nombre reste réduit cependant de ceux qui ont reçu sur ces thèmes une formation franche et équilibrée. La grande majorité continue à être initiée par la rue. Nous entendons par ce mot les compagnons ou compagnes de classe.

Et c'est grand dommage.

Pourquoi?

Pour la raison obvie que semblable initiation est essentiellement fautive, manque d'objectivité et de réalisme, sous-évalue tristement la vérité.

Prouvons nos propos.

Le rôle maternel.

Quand un garçonnet de 7 ou 8 ans initie un autre garçonnet de même âge, ou une fillette une autre fillette sur ce qu'est la maternité, seuls sont mis en lumière les éléments anatomiques et physiologiques. Or, une expérience constante et universelle montre, de manière aveuglante, que la maternité ne se réduit pas à une simple « mise bas ». Elle comporte, au contraire, des éléments de sentiments d'une richesse telle qu'il n'est aucune réalité pareille sur terre.

Bien sûr, l'amour maternel ne mérite pas d'être canonisé. Il contient, dans sa gangue instinctuelle, des scories. Notamment, il comporte presque toujours un élément condamnable de possessivité excessive. Il a besoin d'une purification.

L'élément spontané de possessivité de l'amour maternel apparaît clairement à l'observation courante. Beaucoup de mères aiment les enfants surtout quand ils sont petits et dépendent entièrement de leurs soins; elles freinent leur croissance et leur émancipation morales; il en est qui n'accueillent pas avec une joie

sans mélange le mariage de leurs fils; nombre d'entre elles interviennent, plus ou moins directement, dans leur ménage et cherchent à dicter à l'épouse comment traiter son mari; d'aucunes ont tellement enjuponné leur progéniture que leurs fils sont réfractaires au mariage. Ces traits ne se rencontrent pas chez toutes les mères; chez d'aucunes, ces attitudes restent à l'état de tentation, non de réalisation; elles sont suffisamment fréquentes cependant pour que nous soulignons que l'amour maternel a besoin de mourir à certains de ses désirs spontanés. Condition indispensable pour qu'une mère puisse donner ses enfants à leur destin personnel indépendant, but suprême de l'éducation.

Mais ceci dit par désir de sincérité et d'objectivité, il reste que de tous les sentiments humains qui habitent le cœur des hommes, le sentiment maternel est le plus universellement fidèle à son objet. On rencontre des mères qui ont abandonné leurs enfants pour s'en aller avec un amant. Leur pourcentage est minime, non moins que celui des mères dénaturées qui maltraitent leurs enfants. D'ordinaire, la mère aime profondément ses enfants; ses sentiments et ses attitudes à leur égard sont riches de don d'elle-même, de tendresse, de dévouement, de désintéressement. Tout le monde a pu rejeter ou abandonner ce dévoyé, ce malfaiteur, ce criminel; même alors, il est des mères qui les accueillent encore. Il en a été ainsi, semble-t-il, dans tous les temps et chez tous les peuples. Le texte bien connu de la Bible en fait foi qui fait dire au Seigneur : « Même si une mère peut oublier le fruit de ses entrailles, Moi Je ne t'abandonnerai pas ».

L'expérience humaine universelle montre donc la maternité comme une réalité de nature physico-sentimentale où les éléments physiques sont intimement pénétrés et chargés d'affectivité et de sentimentalité. Or, quand un garçonnet de 8 ans initie un compagnon de même âge, ou une fillette une autre fillette, il est bien clair que seuls les éléments physiques de ce complexe sentimental

seront soulignés et mis en lumière. Là, gît le drame. Car le premier enseignement intellectuel que l'âme fragile et délicate de l'enfant recevra en ce cas sera découronné précisément de ce qui fait la richesse et la splendeur humaine de la maternité. Ce n'est pas ce résultat que poursuit le silence des parents, mais c'est ce résultat déplorable qu'il obtient. Et ce n'est pas là une réussite pédagogique !

Le rôle paternel.

Les mêmes réflexions sont valables pour la paternité et pour l'amour conjugal. Le sentiment paternel est, certes, fort différent, dans ses manifestations, du sentiment maternel. Il n'en est pas moins, lui aussi, très profond.

Bien sûr, l'amour du père pour ses enfants n'est pas entièrement désintéressé. Leur réussite à eux est pour lui revanche de ses échecs ou satisfaction de ses ambitions. Le sentiment paternel a, lui aussi, besoin d'épuration. Il y a, par exemple, des pères qui exigent que leurs enfants entreprennent telles études, embrassent telle carrière ou telle profession, non pas parce qu'elles correspondent à leurs goûts ou à leurs aptitudes, mais parce que cela répond à leurs ambitions ou à leurs désirs personnels.

Mais ces concessions faites à la vérité, il demeure que le père, s'il s'aime lui-même en ses enfants, les aime en partie eux aussi pour eux-mêmes. Il est bien des travaux qu'il n'entreprendrait pas, bien des soucis qu'il éviterait, s'il était seul en cause.

L'amour paternel est, après l'amour maternel, le plus fidèle des amours. Il est, certes, plus de pères dénaturés que de mères. Au total, leur pourcentage reste cependant réduit. Et le nombre des pères qui se dévouent à leurs enfants, qui sont soucieux de leur préparer un bel avenir, est infiniment plus grand que celui des pères qui les quittent ou se désintéressent totalement d'eux.

Mais on peut être sûr que lorsqu'un garçon de dix ans initiera un autre camarade, ou une fillette une autre fillette,

rien de ces richesses sentimentales de la paternité, rien de ce dévouement des pères à leurs enfants ne sera mis en valeur, mais uniquement l'aspect physique de la réalité.

Relations entre époux.

Il en ira de même des initiations qu'ils reçoivent sur la vie intime entre époux. Seul le terrain sexuel fera l'objet de ces entretiens entre garçons ou adolescents, fillettes ou adolescentes. Or, cet enseignement est faux parce qu'incomplet.

La vie sexuelle entre époux n'est pas tout l'amour. Nul ne songera à nier qu'il y a, dans la naissance mystérieuse de l'amour entre deux êtres humains, des poussées d'instinct et de désir qui soient en jeu, plus explicitement dans le monde masculin, plus tacitement dans le monde féminin. Mais d'autres éléments que ces éléments passionnels entrent aussi en action : d'abord un attrait à coordonnées sentimentales et intellectuelles : joie de se revoir, d'échanger des idées, de se découvrir même longueur d'onde affective, de sympathiser aux mêmes rêves ou au même idéal. Bien plus, quand il s'agit vraiment d'amour, vient s'ajouter un authentique souhait d'être pour l'aimé ou l'aimée un instrument de son bonheur. L'amour conjugal, en effet, est composé d'un double mouvement : le désir d'être soi-même heureux par l'autre, mais, en même temps, le désir de rendre l'autre heureux. Il y a donc dans un véritable amour conjugal bien autre chose encore qu'instinct et passion.

Bien sûr, pour coller au réel faut-il parler avec plus de modestie de l'amour conjugal que de l'amour paternel et maternel. Des trois amours il est, de loin, le plus fragile. On compte peu de pères dénaturés ; on compte moins encore de mères dénaturées ; on ne compte pas, sinon le nombre des conjoints qui ont divorcé, du moins celui des conjoints qui, tout en continuant à vivre sous le même toit, ont cessé de s'aimer ou se sont infidèles.

Dans tous les cas où subsiste un véritable amour conjugal, on constate qu'avec les années — après la lune de miel ou après l'effervescence de la découverte de l'accord charnel — s'attédisent ses

notes passionnelles, s'enrichissent ses notes d'affection amoureuse et d'amitié. Après vingt ans de mariage, quand les époux s'aiment encore, ils s'aiment autrement et, sans doute, plus profondément qu'au départ. Ce qui constitue la valeur particulière et le prix des amours qui durent, c'est qu'après 10 ou 20 ans de vie commune, on aime maintenant l'autre sans plus d'illusions sur lui, on l'aime tel qu'il est. Nous aimons à répéter cette réflexion que nous faisait un jour un homme de 65 ans à l'occasion d'un magnifique panorama italien que nous admirions ensemble : « Eh bien, nous disait-il, vous ne me croirez peut-être pas, mais ma joie d'une fête ou d'un spectacle n'est jamais complète quand ma femme n'est pas là pour en jouir à mes côtés ». Très belle parole, bien révélatrice de la communion vitale qui peut s'être créée entre deux époux qui s'aiment.

Bien entendu, rien de cet aspect émouvant de la réalité conjugale ne sera révélé par un gamin ou une gamine qui initie un compagnon ou une compagne aux rites de la vie intime des époux. Seul l'aspect physique et purement sexuel de ceux-ci sera décrit. Dès lors, tant le caractère secret et équivoque de confidences de ce genre que leur teneur, sont de nature, non seulement à donner mauvaise conscience aux deux interlocuteurs, mais encore à leur inspirer une conception sensualiste de la vie conjugale essentiellement incomplète et, partant, très dommageable. Quelle mentalité dégradée ces jeunes ne vont-ils pas concevoir de l'amour, sans doute pour la vie ? D'autant que si le silence de leurs parents, leurs éducateurs naturels, se prolonge, comme c'est le cas habituel, cette conception de l'amour humain tendra à s'enraciner plus profondément chez eux du fait que sous-entendus de conversations d'adultes, chansons de T.S.F., scènes de films, résumés de romans, propos de causeries contribueront à renforcer l'influence sensualisante des premières révélations reçues tandis que ne parviendra jamais, dans l'entretemps, à leurs oreilles, le clair et limpide exposé de tout ce qui fait un bel amour humain.

Tel est le lamentable résultat du silen-

ce des adultes et de leur démission à l'égard de l'éducation amoureuse de leurs enfants ! Est-il besoin de souligner ici les suites regrettables de semblable initiation pour l'avenir conjugal de ces enfants et, en attendant, pour leur équilibre moral ? Hypersensualisation chez la gent masculine, déception du peu de poésie de l'amour dans la gent féminine, désaccords sexuels sont souvent la rançon lointaine d'une éducation amoureuse mal faite.

LA POLITIQUE A SUIVRE

I. — Information sexuelle : ses heures, sa manière, sa teneur.

Il importe donc que les parents prennent en mains l'initiation sexuelle de leurs enfants et ce, dès leur bas-âge.

1. — Attention à votre attitude lors des premières questions de l'enfant !

C'est normalement vers les 4 ou 5 ans que garçonnets et fillettes se posent la question de leur naissance. Cet âge est celui des « pourquoi », et l'on ne voit pas bien la raison pour laquelle leur curiosité, qui se porte sur mille objets et sollicite mille explications, ne s'étendrait pas tout naturellement sur ce terrain aussi. L'adulte qui se choquerait de semblable question enfantine se montre stupide. Il ne comprend décidément rien à la psychologie enfantine, à sa curiosité universelle, fort heureuse d'ailleurs, et il manifeste avec évidence qu'il manque lui-même de sérénité et d'équilibre en face des problèmes sexuels.

L'attitude prise par l'adulte en face de la première question de l'enfant peut être décisive sur celui-ci et sur ses rapports avec lui ; elle peut marquer pour la vie les conceptions futures que se fera de la sexualité le garçonnet ou la fillette, et déterminer le caractère du climat — confiance ou défiance — qui régnera à l'avenir entre enfants et parents. Si ceux-ci commettent l'insigne maladresse de se scandaliser, de rabrouer l'enfant, de le punir, celui-ci peut se forger une idée essentiellement fautive de la moralité sexuelle.

Connaître les processus de la génération ne constitue en soi aucune faute.

C'est, au contraire, une connaissance honnête, au même titre que n'importe quelle autre connaissance d'orthographe, de grammaire ou de solfège. Rabrouer un enfant parce qu'il s'informe de ce sujet revient donc à lui fausser la conscience.

C'est encore l'amener efficacement à ne jamais plus aborder ce sujet avec ses parents. C'est, dès lors, tendre efficacement à supprimer cette atmosphère de confiance ouverture de cœur entre parents et enfants, si utile à l'éducation.

C'est induire l'enfant, sinon immédiatement, toujours du moins plus tard, à s'informer de ces questions aux sources polluées de la rue. Il n'en retirera qu'une initiation tronquée, mais, par surcroît, vu l'attitude antérieure de ses parents, il ne prendra ses informations qu'avec mauvaise conscience, dans l'impression de faire mal. Le grand nombre n'hésitera cependant pas à le faire, poussé par une curiosité fort naturelle qu'a décuplée l'attrait d'un mystère à percer.

Décidément, l'attitude des parents qui refusent de répondre à leurs enfants qui les questionnent, se révèle à la réflexion une monstruosité pédagogique.

Loin d'esquiver une question ou de rabrouer leurs enfants, nous estimons même que les parents devraient saisir — voir faire naître — vers les 5 ou 6 ans, l'occasion de leur expliquer le rôle maternel. Il ne faut mettre, d'ailleurs, ni hâte inopportune quant au moment, ni détails physiologiques poussés quant à la manière, ni inquiétude ou anxiété quant à l'effet de ces explications. L'enfant trouve tous ces phénomènes fort naturels, d'autant qu'à cet âge il s'intéresse avec candeur à la naissance des petits chats ou des petits lapins et il apprendra, sans dépit ni déception, celle des enfants des hommes. Aussi conseillerons-nous aux parents, à l'occasion d'une naissance dans la famille ou dans le voisinage, d'expliquer à l'enfant, vers les 5 ou 6 ans, le plus simplement du monde, que les mamans portent leurs enfants en elles et les mettent au monde. L'enfant accueille, d'ordinaire, cette révélation sans émotion et avec sympathie.

Deux garçons de 7 et 8 ans ayant un jour posé à leur père la question : « Com-

ment les enfants se nourrissent-ils quand ils sont tout petits ? » et celui-ci leur ayant répondu que c'était la maman qui leur donnait le sein, il s'entendit dire en guise de conclusion : « Mais alors, nous devons aimer maman bien davantage encore ».

Un autre enfant de 8 ans avait déjà appris de sa mère le rôle maternel dans la naissance. Entendant un jour dire que sa tante allait entrer en clinique et aurait besoin de l'aide d'un docteur, il s'informa du motif. On lui répondit que, pour mettre leurs enfants au monde, les mamans nécessitaient des soins attentifs et souffraient quelque peu. Il fit aussitôt le rapprochement avec le cas de sa mère et lui demanda : « Alors, maman, toi aussi tu as dû souffrir pour me mettre au monde ? » Sur sa réponse affirmative, il ne dit rien à sa mère sur le moment même, mais réfléchit. Quelques jours après, la maman trouva dans son missel une image que son fils y avait discrètement glissée le jour de ses 9 ans avec cette phrase charmante : « A ma chère maman, un gros merci de son petit Pierrot ». Suivait la date de sa naissance. Ces faits — et mille autres semblables que nous pourrions citer — ne montrent-ils pas que la vérité est meilleure éducatrice des cœurs que toutes les calembredaines, extravagances, invraisemblances ou fausses pruderies de maints éducateurs !

Une seule attitude de l'enfant est inquiétante et mérite examen : lorsqu'il est gêné devant les explications données par sa mère ou, ce qui est plus grave encore, lorsque, par malaise, il refuse de les écouter. Cette attitude est l'indice d'un déséquilibre déjà existant chez l'enfant : soit par suite d'une initiation déjà reçue au dehors dans une atmosphère douteuse, soit par suite de maladresses antérieures des parents.

Répondre vrai !

Au fur et à mesure des questions de l'enfant, les parents n'auront qu'à suivre la voie de la vérité et de la sincérité. Ces questions se feront plus précises qu'au début, tout en restant cependant dans certaines généralités. Elles s'intéressent successivement à la manière dont l'en-

fant se développe dans le sein maternel, s'y nourrit et sort de ce gîte. Il est rare que toutes ces questions soient posées ensemble. Elles se succèdent généralement au fil des semaines ou des mois. Il n'est pas inouï qu'il faille recommencer des explications déjà données — et oubliées ! Viennent ensuite des questions sur la différence entre garçons et filles, à quoi on les reconnaît tel(le)s. (1) Quelques années après, des interrogations naissent sur la raison des ressemblances entre le père et ses enfants, ensuite sur son rôle effectif et direct. S'enchaîneront des questions sur les relations physiques entre sexes, leur comment, les sensations et impressions qu'elles provoquent chez chacun. Toujours la règle demeure : il faut répondre vrai. On ne sache pas, en effet, qu'il y ait sur ce sujet, pour les parents, une exemption aux impératifs du 8e commandement !

Ce devoir d'initier ne manque pas d'effrayer les parents. Nous avons vu beaucoup de papas et de mamans, profondément inquiets, se mettre martel en tête, se demander comment en sortir ! Le grand nombre, hélas, adopte une solution de lâcheté : se taire.

Qui nierait que la tâche soit difficile et délicate ? Qu'elle ne va pas sans susciter quelque émoi légitime de la pudeur adulte ? Mais, d'autre part, qui pourrait valablement méconnaître qu'il s'agit là d'un devoir impérieux des parents qui se veulent de vrais éducateurs ? Il n'y a donc qu'à se donner courage, réfléchir aux méthodes à employer, et, si l'on est croyant, prier.

Et puis ensuite, parler. L'entretien verbal, direct et confiant, a le mérite de créer un contact de chaleur humaine et une meilleure possibilité d'adaptation de l'enseignement aux besoins de précision

ou aux réactions émotionnelles de l'enfant.

Les parents, non les éducateurs !

On a écrit, ces derniers temps, de nombreuses brochures pour adolescents et adolescentes. Toutes sont bonnes. Certaines sont excellentes. Elles présentent cependant le danger de voir les parents — ou, qui est, les éducateurs de profession — les donner à lire, sans plus, à l'enfant. La marche à suivre est à l'opposé : les parents doivent eux-mêmes exposer verbalement et affectueusement l'ensemble des données à l'enfant ; ils pourront ensuite, s'ils le jugent opportun, leur remettre à lire, en fin d'entretien, l'une ou l'autre brochure (2) En bref, ces livres doivent jouer un rôle « complémentaire » de celui des parents, jamais un rôle « substitutif ».

On s'étonnera peut-être de nos propos touchant les éducateurs. Ils pourraient souvent faire l'initiation des enfants en des termes plus exacts, plus choisis et plus délicats que les parents. Mais il y a, à leur intervention, un gros dommage psychologique : celui de faire manquer aux parents l'occasion, peut-être unique, en tout cas excellente, de conserver et d'intensifier un climat, hautement souhaitable, de confiance et de sincérité entre eux et leurs enfants. Pour cette raison, il vaut mieux, du point de vue psychologique, une initiation peut-être moins exacte et moins habile, faite par les parents, qu'un enseignement donné par l'éducateur. Si ce dernier l'emporte en valeur instructive, il est d'infiniment moindre valeur affective et familiale. L'initiation par les parents demeure de loin, tout compte fait, la meilleure. L'éducateur, loin d'assumer cette charge

(1) Dans les familles nombreuses, l'ordre des questions est souvent inversé. A l'occasion des mille incidents de la vie familiale, du bain pris en commun, la différence entre garçons et filles saute aux yeux. La première question posée porte alors sur le pourquoi de cette différence. L'ordre de succession que nous indiquons dans le texte se vérifie dans les familles où les enfants sont d'un même sexe ou n'ont pas eu l'occasion de constater les différences anatomiques entre les deux sexes.

(2) Tilmann : *Pour toi qui grandis, mon garçon*. 48 p. Paris. Casterman. — Tilmann : *Pour toi qui grandis, ma fille*. 56 p. Paris. Casterman. — Viollet : *Confidences à un garçon de 13 à 16 ans*. 64 p. Paris. Ed. Familiales. — Le Cormier : *Confidences d'une jeune adolescente*. 64 p. Paris. Ed. Familiales. — Pereira : *Qui nous dira la vérité*. 64 p. Bruxelles. Foyer Notre-Dame. Il existe aussi deux volumes qui s'adressent au même âge. Le Presbytre : *Toi qui deviens homme*. 224 p. Paris. Casterman, et Van Roy : *Toi qui deviens femme déjà*. 268 p. Paris. Casterman.

ge lui-même, devrait tout faire pour persuader les parents de la remplir et pour les documenter opportunément sur la manière de le faire. C'est là son vrai rôle, celui auquel il devrait s'employer, même si persuader les parents à intervenir eux-mêmes se révèle souvent difficile.

La technique d'une bonne initiation sexuelle peut donc se résumer en ces quelques points: répondre avec sincérité à la question de l'enfant selon l'ampleur qu'elle revêt en son esprit — lui fournir, sans sourciller, les renseignements physiologiques souhaités — encadrer ceux-ci de leur contexte vrai, à savoir, tous ces éléments sentimentaux que nous avons mis plus haut en lumière. Le but de cette méthode est d'aboutir à inculquer aux petits et grands une conception pleinement humaine et élevant de l'amour et du rôle de la sexualité en amour.

Les papas comme les mamans.

Il est souhaitable que les papas comme les mamans interviennent dans l'initiation de chacun de leurs enfants, garçons et filles. L'enfant doit savoir que tous deux sont d'accord sur la manière de concevoir l'amour. Les paroles paternelles seront différentes de celles de la mère, différents aussi leur accent et leur climat affectif. Chaque enfant tirera bénéfice de cet enseignement, identique en son fonds, mais différencié en sa présentation. L'éloge de la tâche maternelle par le père impressionnera plus garçons et filles qu'un plaidoyer apparemment pro domo de cette dernière; de même l'éloge du rôle paternel par la mère. Il y a donc bénéfice réel à ce que chacun des deux parents, tout comme il a joué son rôle particulier dans la conception de l'enfant, le joue encore dans son éducation amoureuse.

2. — A l'approche de la puberté:

Pas seulement des renseignements; des conseils.

Il apparaît nécessaire que les renseignements donnés par les parents ne se limitent pas seulement à des renseignements scientifiques donnés dans leur vrai contexte humain et sentimental. Il faut encore les enrichir d'éléments éducatifs.

Ce disant, nous visons plus particulièrement les renseignements à donner aux garçons et aux filles sur leur formation pubertaire.

Trop de parents sont inconsciemment matérialistes. Les mères donneront à leurs filles des conseils d'hygiène. Mais elles omettront de les avertir des répercussions considérables des incidents de leur vie physiologique sur leur humeur. Elles devraient leur faire connaître d'abord le mécanisme de cette influence: prédominance, à ces moments, du système nerveux vagotonique (qui donne le « vague à l'âme ») entraînant facilement nervosité, découragement, dépression, manque d'allant, irritabilité. Phénomène normal dont il n'y a pas à s'étonner, mais qu'il faut juger et dont il faut tirer des conclusions opportunes: savoir nettement à quelles causes attribuer ces idées sombres; ne point croire, dès lors, à ces dernières et ne s'en point laisser impressionner; dominer par volonté son humeur chagrine ou méchante et sourire aux gens, à la famille aujourd'hui, au mari demain et aux enfants. L'adolescente doit savoir que l'égalité d'humeur n'est point habituellement chose naturelle à la femme; qu'elle ne sera jamais spontanée, mais seulement fille de la volonté et de la maîtrise de soi.

Encore n'est-ce point tout. L'adolescence est pour la fille l'âge où elle prend conscience avec une particulière acuité de son destin de femme: destin physique certes, mais aussi destin social. A cet âge — des temps viendront plus tard qui nuanceront cette impression — l'adolescente a le sentiment d'avoir été mal partagée. Les garçons ont la part facile à qui on laisse plus de liberté, qui ont plus de possibilités d'avenir, qui peuvent choisir eux-mêmes leur compagne de route et ne doivent point employer mille arts pour se faire remarquer et se faire choisir. La fillette, déjà, souffrait d'un sentiment d'infériorité, mais mesuré, de son sexe. L'adolescente en sentira bien plus vivement l'aiguillon. L'éducateur intelligent pourra prévoir à priori chez elle ce sentiment. Il veillera à révaloriser à ses yeux son destin de femme pour qu'elle n'en tire point un complexe d'infériorité, qu'elle n'en conçoive pas une révolte se-

crète ou inconsciente contre sa féminité, handicapant ainsi mariage et avenir. On voit qu'éduquer vraiment, c'est bien autre chose que de fournir des renseignements physiologiques : nécessaire, mais insuffisante pitance !

De même pour les garçons. Leur puberté — pourquoi y fermer les yeux ? — est normalement marquée de tentations d'autoérotisme sexuel. Ce dernier paraît fatal et devoir infailliblement s'implanter si l'éducateur laisse l'adolescent à lui-même. De par les données spontanées de son évolution physiologique, l'adolescent fait automatiquement l'expérience vécue du plaisir sexuel. Il sera porté à en rechercher et à en provoquer la répétition, car telle est pour tout homme la loi du plaisir : d'être désirable et, s'il est à portée de main, d'être cueilli.

L'éducateur éclairé ne manquera de prévoir cet effet. Il en avertira l'adolescent avec bonhomie. Il lui dira en termes simples que la nature et le destin des organes sexuels est essentiellement d'être communautaires. Livrés à leur jeu isolé, ils sont physiquement inféconds ; spirituellement aussi puisqu'on les détourne de leur destination en faisant servir à l'égoïsme ce qui est orienté à la communion. Les adolescents sont toujours frappés quand on leur dépeint le destin de l'homme et la trajectoire spirituelle à laquelle le voue sa vraie nature : de l'égoïsme absolu des premiers temps de sa naissance à l'amour vrai et oblatif d'autrui. L'égoïsme physique de la masturbation ou l'égoïsme sentimental du flirt sont arrêts ou, mieux, régressions dans sa montée vers l'homme plénier. Celui-là seul est vraiment homme, non l'égoïste qui s'aime soi-même — narcissisme infécond et primaire — mais qui aime les autres.

Les mamans ignorent, d'ordinaire, leur secret pouvoir pour adoucir l'âpreté des tempêtes de l'adolescence masculine. Il faudrait d'abord qu'elles en connaissent les données (3), qu'elles manifestent

à l'adolescent qu'elles savent ses émotions et les comprennent, le relèvent de ses échecs, éclairent leurs troubles, bandent leurs plaies et encouragent leur victoire. Rien d'impossible à cela. Nous avons connu de ces mères-là. Pourquoi ne seraient-elles pas pus nombreuses ?

3. — Adolescence et jeunesse :

Leur dire ce qu'est l'amour...

Vers cet âge aussi ou peu après, les parents — chacun d'eux y a sa part marquée, son genre d'intervention, ses possibilités particulières d'efficacité — devraient préciser à leurs grands ce qu'est un bel amour. Le grand nombre entend constamment parler d'amour : chansons de T.S.F., magazines, films, conversations de compagnons ou de compagnes de classe. Il n'y a, d'ordinaire, que leurs parents qui ne leur disent mot ! Or, le message que leur apportent ainsi sur l'amour sons, images, propos est proprement confus. La chanson et le film entendent ce mot en trois acceptions différentes. Tantôt l'amour n'est que désir. Tantôt il n'est qu'attrait du sentiment, de l'esthétique ou de la vanité. Tantôt il est désir, attrait, mais en plus don de soi : désir du bonheur de l'autre. Or, le psychologue de profession se voit contraint en bonne science d'affirmer que là où il n'y a que désir, il n'y a pas amour : seulement égoïsme des sens ; que là où il n'y a qu'attrait, il n'y a point davantage amour : seulement égoïsme de sentir, de vibrer, d'être remarqué, de conquérir. Il est aisé de dire où commence l'amour : là seulement où dans les sentiments qu'on éprouve pour l'autre, on souhaite sincèrement son bien à lui, son bonheur à lui, fût-ce au prix d'efforts sur soi et de sacrifice de soi. Il est important que les jeunes apprennent de leurs parents cet enseignement véridique sur l'amour.

Il y faudrait ajouter — à cause de l'influence déformante du film où l'amour n'est souvent que l'attrait sensible, et le baiser d'un beau garçon pour une belle fille — qu'en amour il n'y a pas que le

(3) Nous avons écrit sur elle, à cette intention, un livre : *La psychologie des adolescents expliquée aux mamans*. 142 pages. Action Familiale — Bruxelles — Casterman — Paris. Papas et mamans liraient aussi avec intérêt et profit notre ouvrage : *La psychologie des*

adolescentes expliquée aux mamans. 142 pages. Action Familiale — Bruxelles — Casterman — Paris.

sentiment qui compte. Bien sûr, il faut à l'amour humain total dose d'instinct, dose d'attrait, dose de sentiment, dose de don de soi; mais l'amour, pour réussir durablement et ne pas se perdre — comme le filet d'eau dans le sable du désert — doit être totalitaire, comporter en plus intelligence, volonté et conscience; intelligence pour s'efforcer de comprendre l'âme secrète du sexe opposé, volonté pour chercher systématiquement à rendre heureux le conjoint, conscience pour se centrer définitivement sur la personne une fois élue et le foyer une fois fondé.

...leur faire connaître la psychologie de l'autre sexe.

En dernier lieu, il serait nécessaire que père et mère apprissent au garçon à mieux saisir la personnalité de la fille, à la fille celle du garçon. Une très longue expérience des jeunes et des gens mariés nous a fait voir cent fois les malentendus et il en est de graves — qui surgissaient de l'incompréhension entre sexes. Malentendus entre jeunes où les garçons interprètent comme invite à la fête sexuelle ce qui n'est chez la fille que désir d'attirer l'attention ou l'affection et besoin de tendresse; où les filles ne se rendent pas compte que leurs attitudes en ce sens sont comprises autrement, où elles ignorent qu'elles sont toujours ou les éducatrices des garçons à un bel amour en leur révélant les dimensions du sentiment ou leurs tentatives en leur permettant baisers et privautés, et en accentuant ainsi la sensualisation de leurs conceptions et de leur conduite en amour (4).

L'initiation de nos enfants à la vie n'aura plus pour se parfaire qu'à fournir, à l'approche du mariage, des données très exactes et très précises, sur la psy-

(4) On nous excusera de nous citer nous-mêmes. Mais nos ouvrages ayant précisément visé à former par étapes les deux sexes à une mutuelle compréhension l'un de l'autre, nous nous permettons de recommander à nos lecteurs nos ouvrages : *Que sont-ils? La psychologie des jeunes gens expliquée aux jeunes filles.* — *Que sont-elles? La psychologie des jeunes filles expliquée aux jeunes gens.* — *Pour toi, fiancé et jeune mari.* — *Pour toi, fiancée et jeune épouse.* Action Familiale — Bruxelles — Casterman — Paris.

chologie différenciée de l'homme et de la femme à l'égard de la sexualité et sur les conditions physiques et psychologiques de l'intimité charnelle entre époux.

II. — Formation affective.

On voit par nos propos que l'éducation à l'amour déborde de loin la question de l'initiation sexuelle. Nous sommes cependant encore loin de compte par rapport aux exigences d'une éducation intégrale. Se borner aux attitudes ici conseillées serait méconnaître l'homme complet. Il n'est pas fait que d'intelligence. Il y a en lui une autre pièce, ayant une influence énorme sur son comportement: son affectivité.

La psychanalyse a mis nettement en lumière l'importance exceptionnelle de cette part de notre psychisme dont l'action souterraine, par voie d'inconscient, est particulièrement efficace.

Aimer d'amour conjugal, c'est être capable de se donner entièrement à un autre être, de l'adopter dans sa vie, d'en faire un complément de soi-même. Aimer d'amour social, c'est être capable, dans une communion moins totale, de s'intéresser sincèrement à autrui et de chercher son bien. Qu'amour conjugal et amour social soient dans les possibilités du cœur humain, l'existence de foyers heureux ou de bienfaiteurs de l'humanité (un saint Vincent de Paul, un Père Damien, un docteur Schweitzer) le prouvent à suffisance. Que beaucoup n'atteignent que médiocrement à ces réussites et à ces sommets n'empêchent en rien qu'ils représentent le destin naturel suprême de notre race. L'animal n'en est pas capable, l'homme bien. La psychanalyse a pour ambition de former l'homme dépourvu de névroses et riche d'esprit de communauté; la religion de façonner le saint exempt de passions mauvaises, n'ayant que celle du bien et riche de charité pour Dieu et les hommes. En fait, matériellement leurs exigences coïncident et indiquent à chacun à quoi il est appelé.

De l'égoïsme absolu à l'amour vrai: les étapes à franchir.

Le fait est là qu'au départ l'être hu-

main est un égoïste total. Comment en faire un amoureux, un généreux et un dévoué ?

L'enfant d'un jour, l'enfant d'un mois, et, largement encore, l'enfant d'un an n'est capable que d'amour de soi. Il tient à sa mère parce qu'elle est pour lui source de lait, de confort, de propreté, de joie. Aucune reconnaissance ne l'anime : seule la soif sacrée de son bien personnel.

L'éducation pourra amener cet égoïsme intégral à sauter et à s'ouvrir. Le fait capital en ce sens et qui y contribue le plus est la survenance, au sein de la famille, des puînés. Laissé à lui-même, l'aîné ne peut avoir qu'hostilité à l'égard de cet intrus qui vient lui enlever son monopole de l'amour maternel. L'histoire des familles montre à l'évidence, la fréquence — et peut-être l'universalité — des jalousies de l'aîné à l'égard des suivants. Les parents, pourtant, la maman surtout, peuvent, par une attitude habile, atténuer quelque peu cette hostilité, voire la prévenir largement, en tout cas l'orienter peu à peu vers l'accueil, puis l'affection. Plus elle veillera à faire montre pratiquement à son aîné de son affection à son égard, conjointement à son amour du et des suivants, plus elle aura su intéresser l'aîné à la personne des puînés en lui faisant rendre à ceux-ci des services, plus tôt aussi elle aboutira à amener son enfant à accepter que l'amour maternel soit partagé entre plusieurs. L'acceptation de ce partage, tout en ne comportant encore que pas ou peu d'éléments altruistes, n'en est pas moins une première fissure et un premier dépassement de l'égoïsme intégral d'hier.

On voit dès lors combien, par son mécanisme et sa composition même, la famille, où l'enfant ne reste pas unique, mine presque automatiquement l'égoïsme. Ce bénéfice ne se retrouve pas dans la famille de l'enfant seul, surtout de l'enfant volontairement seul. Tous les parents d'enfant unique se trouvent mathématiquement handicapés dans l'éducation de leurs enfants à l'amour. Ceux-là surtout qui n'en ont voulu qu'un : comment leurs conceptions parcimonieuses de repliement sur soi ne passeraient-elles, par contagion, à leurs enfants ?

L'expérience démontre nos propos. Il

est rare que le comportement d'un homme ou d'une femme adulte ne permette point de découvrir s'il a été enfant unique. Il faut cependant prendre garde de s'y tromper. Car l'enfant gâté — fût-il de famille nombreuse — peut, à la limite, présenter les mêmes attraits. Le nombre à lui seul ne suffit pas à faire craquer un égoïsme, il facilite seulement l'opération ; il est, par surcroît, nécessaire que, même au sein de la famille multiple ou nombreuse, un enfant — parce que malade, ou plus diplomate, ou venu tardivement à bonne distance de ses aînés — ne jouisse pas, en fait, du statut de l'unique. Un enfant qu'on gâte, dont on fait le centre d'intérêt, d'attention, de services des parents ou des aînés, à qui on n'apprend pas le partage et les soucis d'autrui, aura peine plus tard, lui aussi, à bien aimer.

A mesure qu'il grandit, l'enfant s'attache à sa mère, non plus uniquement par des liens d'intérêt, mais par des liens d'affection. Une gratitude naîtra lentement, mais sûrement en lui qui amènera l'enfant à trouver joie à faire plaisir à sa mère. Ces sentiments ne s'éveillent pas de manière foudroyante, mais progressivement par un contact au jour le jour. La mère fera œuvre éducatrice qui s'attachera vers les 3 et 4 ans à tourner vers le père aussi la gratitude et l'affection de l'enfant : lui faire adopter sincèrement son père, diriger vers lui l'attachement de l'enfant en lui montrant combien son père l'aime et lui est dévoué, constituent une nouvelle brèche dans son égoïsme et une nouvelle étape dans son éducation à l'amour.

On voit tout de suite combien il est, sinon strictement nécessaire, du moins hautement souhaitable à cette attitude éducatrice que les époux s'entendent et s'aiment bien. S'il en est ainsi, ils l'adopteront quasi spontanément. Dans le cas inverse, l'expérience montre, au contraire, que trop souvent, loin d'orienter l'enfant vers l'amour de l'autre conjoint, en élargissant ainsi son aptitude à aimer, chaque époux tend à racornir celle-ci en cherchant à se faire aimer seul de lui. La jalousie amoureuse qui anime alors chaque parent tend à induire un sentiment de même nature, à en développer l'éclosion, à en faciliter l'expansion chez l'en-

fant, viciant aussi prématurément sa capacité d'aimer avec équilibre et santé.

L'exemple de parents s'aimant entre eux est en soi bienfaisant pour l'avenir amoureux de l'enfant. Si, de surcroît, ceux-ci sont sans égoïsme social, ouverts avec sympathie à autrui, parlant sans mépris, mais avec compréhension et bienveillance, des autres gens de leur milieu, des autres choses sociales, des autres peuples, des autres races, s'il les voit se dévouer aux autres avec une juste mesure, sans détriment pour leur famille, nul doute que ces propos et ces attitudes de leurs parents ne soient contagieux pour eux.

Si, enfin, on les habitue, dès leur bas-âge, avec sage mesure toujours, à s'entraider entre frères et sœurs et entre amis, si, plus tard, on les laisse se donner à une troupe scoute ou guide, à des dévouements sociaux utiles, nul doute qu'on aura beaucoup fait pour détruire leur égoïsme et élargir leurs capacités d'amour social et conjugal.

Viendront enfin l'adolescence et la jeunesse, sonnera l'heure de la puberté : l'instinct sexuel, différemment orienté chez garçon et fille, mais en tout cas porté vers l'autre sexe, après une phase qu'une sympathie compréhensive des parents pourra raccourcir considérablement d'auto-érotisme physique et sentimental, les éveillera à l'intérêt d'autrui jusqu'au jour où un soudain coup de foudre ou une découverte intuitive d'une âme-sœur complémentaire les jettera dans un authentique amour qui, pour inclure désir et attrait, comportera aussi un dépassement de soi sincère et une sincère adoption d'autrui. L'égoïsme individuel aura été vaincu. Il restera à veiller à ce qu'il ne se limite pas à devenir un égoïsme à deux, mais, par delà, s'ouvre aux autres.

Education et croissance physique auront ainsi conjugué leur influence convergente pour faire de l'égoïsme d'hier un être aimant.

III. — Formation de la volonté et de la conscience.

Tout n'est pas dit pourtant. S'il est des ménages heureux « qui n'ont pas d'histoire », la vie d'un couple issu d'un mariage d'amour n'est pas pour autant ab-

solument assurée d'être sans nuages. Des différences d'éducation, de goûts, la survenance d'incidents de santé ou de maladies, l'incidence d'événements internationaux, l'existence insoupçonnée de névroses peuvent mettre la vie amoureuse du couple en danger. Si le cours de l'amour ressemble parfois à celui d'un fleuve de plaine au flot paisible, d'autres fois son lit est plus accidenté et son flot plein de remous.

L'enfant gâté est mal préparé à ces incidents, lui qu'on a habitué à l'égoïsme et dont on n'a pas assoupli l'esprit et le caractère aux nécessaires disciplines sociales. La vie en société, si elle rend en un jour à l'être humain plus de services qu'il ne pourrait lui en fournir en dix siècles de travail comporte par contre des lois et des obligations astreignantes ou contraignantes pour l'individu. L'égoïste ne supportera pas ces contraintes ; il se rebellera contre elles. On le verra à l'occasion désertir le couple ou le groupe familial pour reprendre sa liberté d'allures temporaire ou définitive. Que de fois, hélas ! ne voit-on des pères, voire des mères de famille, abandonner leurs enfants pour partir avec maîtresse ou avant ! Pour n'aller point à ces extrêmes, d'autres pères ou d'autres mères vicient l'atmosphère du foyer par une infidélité secrète ou patente, ou par une mésentente qu'ils ont la stupidité et le manque de dignité d'étaler ouvertement devant leurs enfants.

Ces faits, qui pour n'être pas légion ne sont point non plus rareté, montrent à l'évidence, au psychologue, que l'amour a ses difficultés et ses crises. Si une bonne initiation sexuelle et une bonne éducation à l'amour sont de nature à en diminuer la fréquence et l'intensité, elles n'en empêchent pas radicalement la naissance. On est deux en ménage et il suffit que l'un des deux partenaires du couple soit de mauvaise volonté ou névrosé pour que l'harmonie et le bonheur du ménage soient mis en question. Il devient clair, dès lors, qu'en semblable occurrence seules une claire compréhension de ce qu'est le mariage et de ce que sont ses lois naturelles dans une vie en société, une ferme volonté de maintenir le foyer construit et donc, finalement,

une conscience droite, éclairée et forte peuvent sauver la bâtisse conjugale de la ruine.

On comprend, dès lors, que pour une complète éducation à l'amour, il faille autre chose qu'instruction sexuelle et formation affective. La formation de l'intelligence à une claire vision de ce qu'est la vie sociale et du rôle qu'y doit jouer le mariage, l'éducation de la volonté à l'énergie, de la conscience au sens du devoir, de l'âme à la prière et au recours à Dieu sont précieux, voire nécessaires, pour cette complète éducation.

OBJECTIONS ET PRECISIONS

Sur le sujet que nous traitons de nombreux parents nous ont posé des questions diverses. Nous croyons utile d'y répondre ici : ces réponses préciseront nos propos et détermineront, du moins nous l'espérons, les parents à accomplir plus décidément leur devoir.

D'aucuns nous objectent : « **Hier, on ne parlait point de tous ces sujets. Les choses en allaient-elles plus mal ?** »

Plusieurs remarques s'imposent ici.

Le pourcentage de jeunes filles qui se mariaient vierges était plus grand hier qu'aujourd'hui, du moins dans la classe bourgeoise. Mais leurs conditions de vie étaient tout autres : hier, les jeunes bourgeoises fréquentaient des établissements d'éducation très fermés ; elles ne sortaient jamais seules, mais chaperonnées ; elles ne fréquentaient ni les cinémas, ni les universités ; elles ne buvaient guère ; les parents n'avaient pas encore démissionné et ne les laissaient point aller au bal, y rester, en revenir seules... ou accompagnées par un jeune homme. La littérature et le film n'étaient pas hier ce qu'ils sont maintenant. Aujourd'hui tout cela a changé. Ni vous, ni moi ne pouvons grand chose pour modifier l'état actuel du milieu social ! C'est dans ce milieu que doivent vivre nos fils et nos filles ; c'est à la vie en ce milieu que nous devons les préparer. Ce qui était peut-être bon hier — nous allons voir — ne l'est plus nécessairement aujourd'hui. Quant à revenir aux conditions de vie du bon vieux temps, il est vain d'y songer !

Le bon vieux temps était-il vraiment si heureux ? C'est par centaines que des femmes nous ont exprimé leurs vifs regrets de s'être mariées sans rien savoir de ce qu'était l'intimité conjugale ; trouvez-vous cela normal et sain ? Combien aussi ne se sont pas plaintes de ce que leur mari ait été — ou soit resté — ignorant des données de base de la psychologie féminine et des conditions psychologiques souhaitables à la joie conjugale commune ? L'éducation que nous prônons n'empêchera pas des couples de rencontrer encore des difficultés. Mais, du moins, seront-elles en diminution. Quantité de maladresses viennent aux hommes de leur manque d'information et quantité d'inhibitions naissent aux femmes des conditions d'imprévu et de malaise où s'est déroulé leur formation pubertaire et où s'est inaugurée leur vie conjugale. Les éléments défavorables disparaîtraient totalement ou en partie, si l'on suivait nos conseils. L'observation sociale des couples d'aujourd'hui montre que plusieurs atteignent une harmonie de qualité, un bonheur entre eux plus complet du fait que des livres, des revues, des mouvements de jeunes et de foyers ont appris à quelques hommes à mieux connaître l'âme masculine. L'accroissement du nombre de ces réussites montre l'utilité de la formation lointaine et prochaine au mariage que nous prônons.

Nous aurons beau faire, nous n'empêcherons pas — ou guère — livres et films, affiches et magazines d'être ce qu'ils sont (les annonces des hebdomadaires honnêtes d'aujourd'hui, leurs textes et leurs dessins n'auraient pas manqué de scandaliser profondément nos grands-mères), le climat social d'être ce qu'il est, la T.S.F. d'introduire à domicile des chansons d'amour (!). C'est pour ce milieu qu'il faut définir l'éducation sentimentale à adopter ; c'est à ce milieu qu'il faut préparer nos jeunes ; c'est dans cette cité que vivent garçons et filles et non dans celle que nous avons connue, qui est définitivement défunte et où ils n'auront jamais plus à vivre.

On nous objecte encore : « **N'y a-t-il donc plus de milieux « préservés » ?** »

N'exagère-t-on pas les dangers? Devons-nous penser que tous nos enfants entendent fatalement des propos licencieux ? »

Il existe encore quelques établissements scolaires à milieu largement préservé. Même ceux-là comptent cependant aujourd'hui des fils ou des filles de parents séparés ou divorcés: ce qui implique, en général, que ceux-ci sont au courant de pas mal des réalités et des misères de la vie, sont susceptibles d'en parler ou, rien que par leur présence et leur situation, suscitent chez les autres des questions.

Un très grand nombre d'établissements scolaires ont des élèves de milieux sociaux très mêlés et de milieux moraux très divers. L'enseignement « livre » est davantage attentif à la moralité des conversations et de la conduite et recourt plus aisément à des renvois officiels ou diplomatiques; l'enseignement « officiel » ne pourra intervenir que pour des cas nettement plus graves.

Mais il n'y a pas que l'école. Quel que soit l'établissement qu'il fréquente, mieux ou peu préservé moralement, tous nos enfants d'aujourd'hui seront atteints et marqués par l'influence du milieu social environnant. Il est impossible d'empêcher un écolier de voir les titres des affiches de cinéma ou des pièces de théâtre, de remarquer les multiples silhouettes féminines, sous-vêtements masculins et féminins, des pages de publicité des « bons » hebdomadaires, de savoir que l'on discute sur l'opportunité d'abroger la loi interdisant la propagande et la vente de produits anti-conceptionnels; d'apprendre que le Pape lui-même a fait un discours sur la régulation des naissances, l'accouchement sans douleur ou a canonisé Maria Goretti. On suppose bien sans doute que garçons et filles, à entendre louer la conduite de cette sainte, s'enquerront de savoir quelle elle fut et en quoi a consisté sa vertu héroïque: un film, de bonne intention, a été lancé racontant son histoire auquel ont assisté de nombreux adolescents et adolescentes! Dans l'ambiance d'aujourd'hui, il n'est aucun mur de couvent ou de maison privée qui puissent empêcher ces bruits ou nouvelles d'arriver aux oreil-

les du grand nombre des enfants. On peut déplorer la chose, on ne peut la supprimer. Dès lors, sans doute, vaut-il mieux en tenir compte. Et puisqu'il est de plus en plus difficile, voire impossible, de « préserver » non seulement le grand nombre mais l'élite, il ne reste plus qu'à « former ».

Citons quelques faits, non parmi les plus graves, mais parmi les plus courants.

Une maman venue habiter récemment un nouveau quartier résidentiel suburbain, nous interviewe effrayée et nous raconte que, dans les jardins, des jeux de « docteur » sont fréquents entre garçonnets et fillettes avec déshabillage complet. Elle l'a appris de la bouche de ses enfants, entraînés naïvement dans l'aventure.

Une directrice d'école de milieux populaires nous assure que les petites de première année parlent ouvertement entre elles, à la cour de récréation, de la naissance des enfants. L'école est tenue par des religieuses.

Une autre directrice d'établissement scolaire nous demande que faire dans la situation suivante: quinze fillettes et adolescentes (de 8 à 13 ans) ont été mêlées à des conversations sur les différences anatomiques et physiologiques entre sexes. Non seulement des dessins mais des reconstitutions à trois dimensions ont été utilisées, par les fillettes entre elles, à titre de démonstration. La principale inculquée a dix ans. Il s'agit aussi, cependant, d'un établissement tenu par des religieuses.

Une autre maman s'informe auprès de nous de ce que signifie un nombre de deux chiffres. Elle a 40 ans et l'ignore. Mais l'une de ses filles, adolescente, a reçu des explications circonstanciées à ce sujet d'un compagne de classe.

Des garçons de 8 à 10 ans s'amuse à reproduire entre eux et sur eux l'aspect extérieur de la poitrine féminine.

D'autres, par plaisanterie, se livrent, entre eux ou devant des fillettes qui passent dans la rue, à un exhibitionnisme vantard.

Dans les villes où circulent trams et autobus surchargés, nombreuses sont les grandes fillettes ou les adolescentes, vic-

times des manœuvres d'approche manuelle de semi-détraqués.

Au Lycée de X., en seconde, dans une classe de 20 élèves de 14 à 16 ans, une des aînées est enceinte, une autre s'est fait avorter. Toutes les étudiantes sont au courant.

A l'école professionnelle de X., tous les garçons de 14 et 15 ans font la cour aux adolescentes de l'école des filles voisine. Dans un village minier — et la chose se passe dans tous les villages de la région minière en question — garçons et filles se fréquentent dès les dernières années d'école primaire.

Au Collège de X., plusieurs étudiants de 1ère et de 2ème ont des flirts ou de vraies amourettes. Le cas était rare il y a 25 ans; il est fréquent aujourd'hui. Quelques-uns ont même déjà eu des relations sexuelles avec des jeunes filles.

Adolescents et adolescentes voient s'étaler sur les murs des affiches ou aux kiosques des titres du genre de ceux que nous relevons dans un journal d'information: « Le Bigame »; « Ce soir, les souris dansent »; « Paris-canaïlle »; « La Professionnelle »; « Bungalow pour femmes »; l'un de ces films présente comme texte publicitaire: « Frivole, astucieuse et perverse ». Et la valse des titres alléchants recommence chaque semaine: « Cette folle jeunesse » (« les amours turbulentes d'une jeunesse insouciant »), « La vie criminelle de A. de la Cruz » (« une comédie noire d'un cynique érotisme »), « Le sadique de l'autoroute » (« un sujet jamais porté à l'écran »), « Blanches colombes et vilains messieurs », « La foire aux femmes », « L'âge de l'amour », « Lorsque l'enfant paraît ». Le titre se fera d'autant plus évocateur à l'esprit des jeunes que l'affiche esquissera un ou plusieurs dessins de femmes en costume léger. On notera que titre et texte publicitaire peuvent être intentionnellement beaucoup plus provocants que le film lui-même; inversément, un titre apparemment anodin peut introduire un film fort leste. Nous citons ici titres et textes, sans faire allusion aux films eux-mêmes, pour que les parents se rendent compte des sollicitations de curiosité sexuelle ou des évocations d'images que leurs enfants reçoivent de la rue, à lon-

gueur de semaines, de manière constamment renouvelée.

Dans les séances de films que donnent les salles publiques, l'adolescent pourra assister à des scènes de baisers, de music-hall, de streap-tease, entendre les rires amusés des spectateurs et spectatrices adultes, contempler le spectacle non moins expressif des derniers rangs des balcons et des mezzanines. Existe-t-il aujourd'hui beaucoup de salles de collège ou de « cinéma catholique » où les films projetés ne montrent des attitudes entre fiancés ou gens mariés (ou non!) que l'éducateur réproue dans son enseignement scolaire mais dont l'élève voit la réalisation, et donc la suggestion, à l'écran de son école ?

Telle est l'ambiance générale où vivent les jeunes d'aujourd'hui. On comprend dès lors aisément que bien peu pourront échapper à son influence. Mais celle-ci sera plus ou moins prenante et efficace sur un sujet donné selon qu'il sera davantage ou moins soumis à sa propagande. Il est des enfants qui vont très peu au cinéma, lui préfèrent les plaisirs du scoutisme ou les sports, font partie de famille nombreuse où l'on s'amuse en commun (« plus il y a de fous, plus on rit ») à des jeux de cartes ou de société, à des distractions de groupe. Il est des enfants qui n'ont pas à voyager en tram, en autobus ou en train parce qu'ils habitent près de leur établissement scolaire ou qui n'ont guère l'occasion de voir d'affiches de cinéma. Il est, dans un même établissement scolaire, des classes de mentalité très diverse: l'enfant s'y trouve dans un groupe d'excellent esprit ou l'inverse les compagnons avec qui il fait le trajet de la maison à l'école peuvent être sains ou pourris. Toutes ces circonstances concrètes rendent très différentes d'un enfant à l'autre ses conditions de vie. Tout cela explique qu'il y a, encore aujourd'hui, des enfants, voire même des adolescents, qui vivent dans un milieu immédiat encore sain, à qui les problèmes sexuels ne se posent ni fréquemment, ni avec acuité.

Deux choses sont sûres pour la presque totalité des enfants: beaucoup voient s'éveiller leur curiosité sexuelle plus tôt que ne le pensent les parents par suite

des incidents de la vie quotidienne auxquels ils sont involontairement mêlés (affiches, conversations, observations...), beaucoup, enfants, adolescents et jeunes en savent beaucoup plus long sur ces sujets que ne le pensent naïvement leurs parents. Il reste que ces incidents ne sont pas le fait de tous et que ces connaissances de genre érotique ne sont pas le fait du grand nombre; aujourd'hui encore on rencontre des jeunes qui ne portent aux problèmes sexuels jusqu'à l'adolescence qu'un intérêt réduit et occasionnel. Mais le meilleur moyen de leur permettre de jouir de cette quiétude est en core de répondre loyalement à leurs questions sur ce sujet, ou, mieux encore, de leur fournir assez tôt un enseignement préventif et constructif. A l'adolescence (14 - 15 ans) il n'existe aucun garçon qui échappe à des curiosités sexuelles et à des problèmes difficiles de discipline de sa sensualité. La situation n'est pas la même pour la fille: si la curiosité existe à peu près universellement — et il faut saine ment l'assouvir —, s'il se pose toujours des problèmes de maîtrise de l'humeur, de l'impressionnabilité et de discipline de la sentimentalité, il n'y a pas la même universalité de difficultés de sensualité; tout dépend du sujet, des incidents vécus, des compagnons ou compagnes rencontrés. Mais toujours, pour tous et pour toutes, l'aide clairvoyante des parents est utile et profitable. Nous en avons indiqué les éléments.

Dernière question souvent posée:

« Nous comprenons qu'il faudrait parler. Mais nous n'osons pas. Nous ne savons comment exprimer ces choses. »

Nous avons écrit un livre sur « **L'initiation des enfants et adolescents à la vie** » où nous ne nous sommes pas contentés de donner des « conseils généraux » mais où nous avons rédigé des « formules concrètes » d'exposés et de réponses sur les principales questions posées. Où est l'enfant avant de naître? Comment naît-il? Comment a-t-il commencé? (rôle du père). Que sont les relations entre époux? Désireux d'aider toutes les classes de la société, nous avons présenté un livre spécial par milieux sociaux (bourgeois, ruraux, populaires) et une édition par milieux idéologiques (milieux catholiques, milieux laïcs). On nous permettra d'y renvoyer. Grâce à ces textes, les parents n'ont vraiment plus d'excuse de ne pas remplir cette part de leur tâche éducatrice: l'information sexuelle de leurs enfants. Dans ces ouvrages, pour répondre aux situations diverses qui se présentent, nous avons présenté les renseignements à fournir à la fois en des entretiens successifs et progressifs et en un entretien général où tout est précisé d'un seul tenant.

Puisse le présent travail aider les parents à remplir plus aisément et plus efficacement leur mission sacrée d'éducateurs de leurs enfants!

Pierre DUFOYER

APRES L'EXIL... L'APOTHEOSE

Athènes, Avril 1957

La capitale a accueilli l'archevêque Macarios avec un enthousiasme sans précédent. Le ciel d'Attique couvert de très bonne heure d'épais nuages s'éclaircissait petit à petit pour revêtir son azur adorable, lorsque l'avion à bord duquel se trouvait l'Archevêque Macarios survolait la terre grecque. Ce ciel, ineffablement pur, avait voulu lui aussi, participer à l'accueil que la Mère-Patrie voulut réserver au vaillant Ethnarque. Au moment où l'avion se posait lentement sur la piste, le soleil nimbait de ses rayons dorés le chef politique et religieux de la grande île martyre.

**CHEMINS DE FER
DE LA REPUBLIQUE
D'EGYPTE**

Fourniture de Bois (Zau)

Référence No. E.R.R. 348.6.3/268

Des offres seront reçues à la Direction Générale de la Gare du Caire, Le Caire, jusqu'au 20 Mai 1957 à 11 h. 30 pour la fourniture de l'article mentionné ci-dessus.

On pourra se procurer un exemplaire du cahier des charges contre paiement anticipé de 250 m/ms. en s'adressant aux Magasins Généraux à l'aile ouest de la Gare du Caire, Le Caire, ou à Gabbari, Alexandrie.

Les demandes doivent être présentées sur papier timbré.

(8454)

Une véritable marée humaine a bordé, de part et d'autre, tout le trajet que devait parcourir l'Ethnarque pour se rendre de l'aéroport d'Ellinico à la place de la Constitution. Athènes n'avait jamais vu de pareil. Jamais une telle foule ne s'était déversée dans ses rues et ses places. Sur le boulevard Singros l'affluence tenait du prodige, car il s'agissait là de kilomètres entiers d'une foule délirante. Tous les habitants des municipalités, des agglomérations de cette banlieue avaient pris d'assaut les trottoirs. La population d'Athènes et des environs avait tenu — en se pressant aussi spontanément sur le passage de l'Ethnarque — à manifester le bonheur, la joie et la satisfaction qu'elle éprouvait de le revoir, à affirmer la foi qui la porte irrésistiblement vers la lutte héroïque que livre le vaillant peuple de Chypre pour obtenir sa liberté.

Les cris, — et ils montaient jusqu'au ciel — de « Liberté pour les Cypriotes », « Autodisposition pour le peuple de Chypre », et « EOKA » fendaient l'atmosphère d'une clameur immense qui venait se confondre avec les vivats poussés en l'honneur de l'Ethnarque Macarios.

La population toute entière d'Athènes, sans distinction d'âge ou de sexe accueillit l'Ethnarque au nom de la Grèce toute entière. Hommes et femmes, garçons et filles d'Athènes ont quitté tout travail, ont renoncé à toute occupation, de leur propre gré, de leur propre initiative pour venir accueillir avec un enthousiasme spontané et senti celui qui ne se laisse pas fléchir, celui qui ne sent pas le frisson de la crainte, celui qui n'abandonne pas le combat, quand bien même se trouve-t-il confronté, avec l'adversité la plus hostile et la plus implacable.

Aristo JOANNIDES



La foule manifestant pour l'union de Chypre à la Grèce rue du Stade.



Place de la Constitution la foule attend Mgr. Makarios.

ARC-EN-CIEL

ADLY ERIAN & CO

Entreprise de Peinture
et Décoration

Art Nouveau

Consultez-nous pour l'Embellissement
de votre Maison, Bureau, etc...

Direction: M. CANALAS

19, rue Hoda Charaoui

Tél. : 30121

R.C. 92297

L'Union

لونيون

3ème Année - No. 119

2 Mai 1957

ADMINISTRATION, REDACTION,
PUBLICITE

5, rue Kasr El-Nil — Tél. : 24696

PROPR. ET DIRECTRICE RESPONSABLE :

ANGELE CANALAS



Demandez
nos Revues précédentes